MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 48.1 (), p. 301-344

Abbès Zouache

Corps en guerre au Proche-Orient (fin Ve-VIIe/XIe-XIIIe siècle). La mort – Les cadavres

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711233	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 40*	Emmanuel Pisani (éd.)
9782724711424	*Le temple de Dendara XV*	Sylvie Cauville, Gaël Pollin, Oussama Bassiouni, Youssreya Hamed
9782724711417	*Le temple de Dendara XIV*	Sylvie Cauville, Gaël Pollin, Oussama Bassiouni
9782724711073	*Annales islamologiques 59*	
9782724711097	*La croisade*	Abbès Zouache
9782724710977	*???? ??? ???????*	Guillemette Andreu-Lanoë, Dominique Valbelle
9782724711066	*BIFAO 125*	
9782724711172	*BCAI 39*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

ABBÈS ZOUACHE *

Corps en guerre au Proche-Orient (fin Ve-VIIe/XIe-XIIIe siècle)

La mort – Les cadavres

◆ RÉSUMÉ

Cet article vise à étudier la dimension corporelle de la guerre dans le Proche-Orient médiéval, entre la fin du Ve/XIe et le VIIe/XIIIe siècle. La période envisagée est marquée par des guerres multiformes, qui opposent notamment des ennemis en religion. Elles sont abondamment décrites par des sources variées, textuelles, iconographiques et archéologiques, qui toutes sont codifiées et posent des problèmes d'interprétation. En particulier, il est difficile, à partir de ces sources, de savoir si la guerre était aussi meurtrière que nous avons tendance à le penser.

Les corps des guerriers y apparaissent comme les cibles d'une violence sans pareille. Ces corps sont abîmés. Les coups paraissent avoir essentiellement visé les parties du corps les plus vulnérables ou les plus aisément atteignables, tête, membres et tronc. Les cadavres des coreligionnaires sont généralement préservés. On prend soin de les inhumer. Certains sont même honorés. En revanche, malgré les normes établies par les juristes, le cadavre de l'ennemi est parfois outragé. Les comportements des différents belligérants, musulmans, chrétiens ou mongols, semblent avoir été parfois marqués par une rhétorique de la haine, qui prend des formes différentes, parmi chacun d'entre eux, mais qui participe toujours de la fabrication de la figure de l'ennemi.

Mots-clés : guerre – mort – corps – violence – cadavre – Proche-Orient (fin Ve-VIIe/XIe-XIIIe siècles) – représentations

* Abbès Zouache, CNRS, Ciham-Umr 5648, Lyon, abizouache@yahoo.fr.

AnIsl 48.1 (), p. 301-344 Abbès Zouache
Corps en guerre au Proche-Orient (fin Ve-VIIe/XIe-XIIIe siècle). La mort – Les cadavres
© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

✦ **ABSTRACT**

This article looks at the physicality of war in the medieval Near East between the late 5th/11th century and the late 7th/13th century. The period under study was characterised by varied kinds of war, including war between enemies fighting each other for religious reasons. These wars are well described by various textual, iconographical and archaeological sources. As these sources are codified, it is not so easy to interpret them, and thus it is difficult to know if war was as deadly as we tend to think.

The bodies of the warriors were subjected to unparalleled violence. They were damaged. The most vulnerable parts of the body were targeted: head, limbs and trunk. Dead bodies of coreligionists were preserved. They were buried, some of them were even honoured. In spite of legal standards, the corpses of the enemies were sometimes mutilated. The behaviour of the various belligerents, whether Muslims, Christians or Mongols, seems to have been relatively similar. In each camp, the rhetoric of hate took various forms, but this rhetoric always contributed to the construction of the image of the enemy.

Keywords: war – death – bodies – violence – corpses – Near East (end of the 11th century-13th century) – representations

* * *

Comment ignorer que l'expérience combattante est avant tout corporelle ? Le constat vaut pour toute époque et tout lieu [1]. La mort et les carnages hantent la plupart des récits de bataille. Ils inspirent aussi les artistes soucieux de représenter la guerre, de même que les juristes qui cherchent à la réguler. Pourtant, la corporéité de la guerre a encore très peu attiré l'attention des spécialistes du Proche-Orient médiéval. Je me propose de l'approcher à propos de sociétés qui furent marquées, de la fin du Ve/XIe au VIIe/XIIIe siècle, par des combats nombreux, multiformes, qui opposèrent souvent des ennemis en religion. Il y a quelques années, je m'étais intéressé au corps des guerriers vivants, et en particulier aux mutilations qui les visaient, après les combats [2]. C'est à la mort et au cadavre de ces mêmes guerriers que cet article est consacré.

Je m'appuierai sur des sources narratives arabes et latines, pléthoriques mais répétitives. La plupart de leurs auteurs ne combattaient pas et n'avaient *a priori* qu'une connaissance indirecte de la réalité des combats [3]. J'aurai aussi recours à des sources juridiques arabes, qui permettent parfois de les éclairer. Des sources iconographiques les complètent avantageusement, même si

1. Audouin-Rouzeau, Becker, *Retrouver la guerre* (2000) ; Audouin-Rouzeau, *Combattre* (2008) ; *Corps en guerre. Imaginaires, idéologies, destructions*, *Quasimodo* 8-9 (2005). Sauf précision contraire, les traductions figurant dans cet article sont miennes.
2. Zouache, « Têtes en guerre », p. 195-244.
3. Présentation de ces sources dans Cahen, *Syrie du nord*, p. 2-104 ; Élisséeff, *Nūr ad-Dīn*, I ; Zouache, *Armées et combats*, chap. 1 ; Walker, *Islamic Empire*, p. 91-201 ; Hillenbrand, « Sources in Arabic », p. 283-340.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

elles posent aussi des problèmes d'interprétation : l'art médiéval était largement symbolique, et les codes iconographiques utilisés par les artistes, lorsqu'ils représentaient la violence guerrière, nous sont encore largement inconnus [4]. Enfin, je ferai appel à des sources archéologiques, qui sont peu nombreuses : l'archéologie dite de bataille, qui suscite parfois des débats passionnés [5], est désormais largement pratiquée en Europe et sur le continent américain [6], mais peu encore au Proche-Orient [7].

Plusieurs questions me guideront, à partir desquelles j'organiserai mon propos : la guerre était-elle aussi meurtrière, au Proche-Orient, que nous avons tendance à le penser ? Quelles atteintes au corps des combattants peuvent être repérées, dans la documentation à notre disposition ? Que devenaient les cadavres, une fois les combats interrompus ? Prenait-on ou non soin de les récupérer et de les inhumer ? Ceux de l'ennemi étaient-ils outragés ? En apportant des éléments de réponse à ces questions, je me propose de contribuer à l'écriture d'une anthropologie historique de la guerre médiévale, et de mieux comprendre quelle place occupaient les guerriers dans les sociétés qu'ils dominaient.

Une guerre particulièrement meurtrière ?

Nombre de combattants

Au préalable, rappelons que la place occupée par les guerriers, dans les sociétés du Proche-Orient médiéval, n'était pas déterminée par leur poids démographique. Les combats n'impliquaient pas les milliers d'hommes que les historiographes se plaisent souvent à évoquer. Les affrontements les plus nombreux n'opposaient que quelques dizaines ou centaines de cavaliers, auxquels étaient adjoints le double ou le triple de fantassins [8], sauf lors des coups de main rapides, qui nécessitaient une mobilité que ceux-ci n'avaient pas. En revanche, les batailles et les sièges majeurs mobilisaient plusieurs milliers de combattants, au plus une dizaine de milliers (dont un ou deux mille cavaliers lourds) au Ve/XIe siècle, entre vingt et trente mille (dont dix mille cavaliers) à la fin du VIIe/XIIIe siècle [9].

4. Ce constat vaut plus encore pour les images orientales que pour celles produites en Occident, sur lesquelles voir Raynaud, *La violence au Moyen Âge*.
5. Du moins l'anthropologie biologique à laquelle elle fait appel : Killgrove, « The Leper Warrior », qui dénonce l'approche « racialiste » de Mauro Rubini et Paola Zaio (« Warrior from the East », p. 1551-1559).
6. Les vingt dernières années furent décisives : Geier *et al.* (éd.), *Historical Archaeology*, p. VII-IX et *passim* ; Carman, *Archaeologies of Conflict*, p. 6-16, 41-62 ; Carman, Carman, *Bloody Meadows*, chap. 3 ; Killgrove, « Bioarchaeology ». Concernant le Moyen Âge, voir Sutherland, « Medieval Conflict », p. 109-116.
7. Pour des raisons diverses, économiques, politiques, culturelles. Voir par exemple Yossi, « Human Osteological Database at the Israel Antiquities Authority », p. 1-2.
8. La proportion était variable, en fonction des organisations militaires et des formes de combat. Les armées fatimides alignaient le plus grand nombre de fantassins – entre un et deux tiers des combattants, à la fin du Ve/XIe siècle et au début du VIe/XIIe siècle.
9. Lors de la bataille de ʿAyn Ǧālūt (658/1260) les Mamelouks alignèrent probablement un peu plus de dix mille cavaliers, soit peu ou prou l'équivalent des Mongols. Voir la mise au point récente de Reuven Amitaï, 2007.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Une létalité variable

Ne faut-il pas, aussi, relativiser la létalité des combats, que les chroniqueurs décrivent généralement comme particulièrement meurtriers ? Répondre à une telle question n'est pas chose aisée. Récemment posée à propos de la guerre dans la chrétienté latine, elle a suscité des réponses très divergentes. Il y a une dizaine d'années, Pierre-André Sigal concluait, dans une étude sur la traumatologie du combat entre chevaliers aux XIIe et XIIIe siècles, qu'il était peu létal[10]. Il est vrai qu'il fondait sa démonstration sur des sources essentiellement littéraires (des « récits historiques ou à base historique », des « récits d'imagination » et des « textes hagiographiques ») et ne distinguait pas les tournois de la guerre. C'est ce que se souligne Alain Mounier-Kuhn, qui a quant à lui recours à des sources plus variées – narratives certes, mais aussi archéologiques[11]. À ses yeux, au contraire, « la plupart des guerres du Moyen Âge ont été extrêmement meurtrières »[12].

Au Proche-Orient la létalité des combats était variable, selon le type d'affrontement (raids, guerre de harcèlement, batailles rangées, sièges, combats navals) et d'ennemis qu'ils opposaient (coreligionnaires ou ennemis en religion, émir révolté contre le souverain, etc.), le nombre de combattants mobilisés, la qualité de leur équipement. En outre, ce que nous savons de cette létalité dépend étroitement des représentations et/ou des choix des historiographes. Ainsi, au contraire des chroniqueurs, Usāma b. Munqiḏ (m. 584/1188) véhicule souvent l'image d'une guerre akritique très régulée et peu meurtrière, lorsqu'il décrit les combats entre les Francs et les musulmans[13]. En revanche, tous les auteurs font des batailles majeures de la fin du Ve/XIe et des VIe-VIIe/XIIe-XIIIe siècles des affrontements particulièrement meurtriers : batailles du Lac d'Antioche (491/1098), de l'Ager sanguinis (513/1119), de Ḥaṭṭīn (583/1187), d'al-Manṣūra (649/1250), de ʿAyn Ǧālūt (658/1260), ou du Wādī al-Ḫāzindār (702/1303).

Pour autant, tous les combattants trouvaient-ils la mort ? Arrêtons-nous, afin de répondre à cette question, sur la bataille dite de l'Ager sanguinis (17 rabīʿ I 513/28 juin 1119), qui est abondamment documentée. Le chef turcoman Īl-Ġāzī (m. 1115/1122) y vainquit le prince Roger d'Antioche (m. 1119), qui y perdit la vie[14]. Les chroniqueurs latins[15] la nommèrent peut-être « Ager sanguinis » parce qu'à la suite de la bataille, le terrain d'affrontement, jonché de cadavres, aurait pris la couleur du sang[16]. Il est aussi possible, comme j'ai tendance à le penser,

10. Sigal, « Les coups et les blessures », p. 177. Cf. Mounier-Kuhn, *Chirurgie de guerre*, p. 29.
11. Mounier-Kuhn, *Chirurgie de guerre*, p. 29.
12. Mounier-Kuhn, *Chirurgie de guerre*, p. 32.
13. Usāma b. Munqiḏ, *Iʿtibār*, en particulier p. 17-19, 36-102.
14. La bataille a fait l'objet de plusieurs tentatives de reconstitution, qui toutes font douter de la pertinence des reconstitutions de batailles d'une telle ampleur. Les plus cohérentes sont celles de Cahen, *Syrie du nord*, p. 285-286 ; Smail, *Crusading Warfare*, p. 179-180 et index p. 262. Cf. aussi Asbridge, « Field of Blood », p. 301-316.
15. Mais Guillaume de Tyr (*Chronicon* L. XII, 9-12, p. 555-62) choisit « Campus sanguinis ».
16. Gautier le Chancelier dit simplement que la populace l'appela ainsi, cf. *Galterii Cancellarii Bella Antiochena* L. II, 2, p. 81 : « Agrum, inquam, Sanguinis et re et nomine a vulgo nuncupatum ubi aliquandiu immorantes [...]. »

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

que ce nom fasse référence à l'Haceldama biblique[17], qui était devenu, au Moyen Âge, le paradigme du charnier où les cadavres pourrissaient[18]. Gautier le Chancelier, qui assista de près aux préparatifs de la bataille et y participa, estime que Roger d'Antioche disposait de 700 *milites* et 3 000 *pedites*, en sus des nombreux mercenaires attirés par l'appât du gain. Selon lui, « un grand nombre d'entre eux périt » ; il évoque aussi « 500 ou plus » prisonniers faits par les musulmans, dont certains, blessés, furent passés au fil de l'épée. Les autres historiographes ne sont pas forcément plus précis. Foucher de Chartes évoque « 7 000 morts parmi les Antiochéniens », et une vingtaine de rescapés. Al-ʿAẓīmī (m. 556/1161) affirme que « pas plus de dix Francs, blessés, n'en réchappèrent, qui moururent lorsqu'ils arrivèrent à Antioche, alors que pas plus de dix musulmans ne furent tués ». Ibn al-Aṯīr (m. 630/1233), pour qui l'armée franque comportait 3 000 cavaliers et 9 000 fantassins, considère aussi que « très peu d'individus en réchappèrent », non sans préciser que l'on fit prisonnier « plus de soixante-dix cavaliers, parmi leurs chefs ». Matthieu d'Édesse (m. *ca* 1144) attribue 80 000 hommes à Īl-Ġāzī, « 600 cavaliers francs, 500 cavaliers arméniens, 400 fantassins », suivis par « 10 000 hommes, tourbe recrutée parmi toute espèce de gens ». Il déplore aussi le fait que « presque tous les chrétiens furent passés au fil de l'épée », « quelques-uns » seulement parvenant à fuir, les « Turcs » faisant aussi « une foule de captifs ». Ibn al-ʿAdīm (m. 660/1262) enfin évoque alternativement, parmi les Francs, des « milliers de victimes », « près de 15 000 morts », puis « une vingtaine » de rescapés[19].

Les historiographes arabes, latins et arméniens s'accordent donc sur un point : la bataille fut un terrible carnage pour les vaincus. Ils permettent aussi de rappeler que même dans un tel contexte, des combattants réussissaient à s'enfuir, d'autres étant faits prisonniers, dont certains étaient blessés. Ceux qui s'enfuyaient n'étaient pas toujours sauvés. Les vainqueurs les poursuivaient sur les chemins et dans les champs qui jouxtaient le lieu d'affrontement ; les cadavres jonchaient le sol sur un territoire plus ou moins étendu, selon le périmètre d'action des poursuivants. Si nous en croyons les chroniqueurs, c'était alors qu'on tuait en masse. Selon al-Nuwayrī (m. 733/1333) et al-Maqrīzī (m. 845/1442), « plus de Mongols furent tués pendant la fuite que sur le champ de bataille », après la victoire du sultan mamelouk Qalāwūn sur les Mongols, entre Ḥimṣ et al-Rastān, en Syrie centrale, le 14 raǧab 680/29 octobre 1281[20].

Quant aux prisonniers, ils subissaient un sort variable, selon leur statut et les choix du vainqueur. Certains étaient exécutés, d'autres laissés en vie et alors rançonnés ou – selon les cas –

17. Mathieu, 27, 8 (Vul.), et Actes 1, 18-19 (Vul.). L'histoire du lieu est retracée dans Brunet, « Haceldama », p. 129-141. Cf. aussi l'interprétation de Th.S. Asbridge et S. Edgington, *Walter the Chancellor*, note 28 p. 114.
18. Brunet, « Haceldama », p. 129-141. Selon lui, le paradigme semble naître au VIIe siècle, avec l'évêque franc Arculfe et Adomnàn (m. 704), abbé d'Iona. Cf. le *De loci sancti* de ce dernier (I. 19, p. 243-245 ; *Patrologia Latina*, p. 789).
19. *Galterii Cancellarii Bella Antiochena*, L. II (Secundum bellum), 1-7, p. 78-94 ; Foucher de Chartres, *Historia* (Hagenmeyer), p. 621-626 ; Mathieu d'Edesse, *Chronique*, p. 123 (Recueil), p. 299-300 (Dulaurier) ; al-ʿAẓīmī, *Ta'rīḫ Ḥalab*, p. 369-370 ; Ibn al-ʿAdīm, *Zubda* I, p. 270-272 ; Ibn al-ʿAdīm, *Buġya* I, p. 483 ; Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* VIII, p. 642-643. Voir. aussi Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl*, p. 319-320 ; Guillaume de Tyr, *Chronicon* ; Usāma Ibn Munqiḏ, *Iʿtibār*, p. 40-42 ; Ibn al-Furāt, *Ta'rīḫ* I, fol. 138-139v° ; Ibn Kaṯīr, *Bidāya* XII, p. 228.
20. Al-Nuwayrī, *Nihāyat* XXXI, p. 25 ; al-Maqrīzī, *Sulūk* II, p. 148. Sur la bataille, voir Amitai-Press, *Mongols and Mamluks*, p. 179-201.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

réduits en esclavage, vendus, torturés, etc. Certains sièges donnaient aussi lieu à des carnages. Des massacres sont parfois signalés, qui touchaient largement les non combattants, mais ils étaient plutôt rares, sans compter que les historiographes qui les rapportent exagèrent généralement le nombre de morts [21]. En tout état de cause, les combattants étaient rarement tués en totalité [22]. Au VIIe/XIIIe siècle, les Mongols eux-mêmes ne tuaient pas l'ensemble des soldats des cités qu'ils prenaient – ainsi à Alep, en 658/1260 [23].

Les atteintes au corps

Sources narratives

Il est difficile de déterminer quelles parties du corps étaient prioritairement visées et touchées, pendant les combats à distance comme lors du corps à corps. Les historiographes sont souvent imprécis. Ils se contentent souvent de désigner la région anatomique touchée, sans doute parce qu'ils cherchaient avant tout à représenter la violence et ses effets mortels. Selon eux, la majorité des coups atteignaient la tête ; le tronc et les membres sont les deux autres parties du corps régulièrement évoquées.

Comment expliquer ce relatif silence, qui ne me semble pas relever d'un refus de voir ? En effet, les auteurs arabes ou latins décrivent la violence dans sa réalité la plus crue. Par exemple, Usāma b. Munqiḏ décrit l'écoulement de la moelle du crâne d'un homme venant de recevoir un coup d'épée [24], et ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī multiplie les métaphores sanguinolentes, il est vrai surtout pour frapper les esprits [25]. Pouvons-nous interpréter ce silence comme le signe d'une idéalisation du corps du guerrier [26] ? Peut-être, pour les membres de la classe militaire dominante, dont le corps était censé symboliser la puissance, et que l'on ne souhaitait peut-être pas décrire déchiqueté ou démembré, si ce n'est lorsqu'il s'agissait d'un homme que l'on entendait dévaloriser. Mais il n'est pas rare de voir évoquer le corps incomplet et/ou abîmé

21. Exemple : les 70 000 morts consécutifs au siège de Jérusalem par les Francs (492/1099), qui ont fait couler beaucoup d'encre alors qu'il s'agit très probablement d'une manifestation du *tasbīʿ* (sur lequel voir Conrad, « Seven and the *tasbīʿ* », p. 42-73). Dernièrement : Kedar, « The Jerusalem Massacre », p. 15-75 ; Hirschler, « The Jerusalem Conquest ».

22. Ce fut le cas à Baalbek, où Zangī fit exécuter tous les défenseurs, après s'être emparé de la citadelle, le 25 *ṣafar* 534/21 octobre 1139 (il était entré dans la ville quinze jours auparavant, le 14 ṣafar/10 octobre) : 37 soldats selon al-ʿAẓīmī, *Ta'rīḫ Ḥalab*, p. 395, et Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* IX, p. 101-102 ; 359 selon le *Bustān al-ǧāmiʿ*, éd. al-Ṭaʿānī, p. 353. Cf. aussi Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl*, p. 422-423 : Abū Šāma, *Rawḍatayn* I, p. 129-130 ; Sibṭ, *Mir'āt* VIII/1, p. 162 ; Ibn Wāṣil, *Mufarriǧ* I, p. 85-86.

23. Le siège d'Alep est retracé dans Eddé, « Le siège d'Alep », p. 226-240, et *Alep*, p. 175-180. Al-Makīn Ibn al-ʿAmīd, *Chronique*, p. 112-113, tout aussi excessif que les autres chroniqueurs, dit qu'il y eut plus de morts que lors de la prise de Bagdad par les mêmes Mongols, deux ans auparavant, sans distinguer les soldats des civils. Il parle aussi, comme d'autres auteurs, de « cent mille captifs ».

24. Usāma b. Munqiḏ, *Iʿtibār*, p. 116-117. Il consacre une section de son ouvrage aux blessures et à leur traitement.

25. Dans *al-Fatḥ*.

26. C'est une des interprétations, proposée par Geneviève Sodigné-Costes, du même phénomène dans les romans en vers des XIIe-XIIIe siècles (« Les blessures et leur traitement », p. 499-514).

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'un guerrier de haut rang, surtout dans les sources narratives latines de la croisade[27]. Ces sources dénotent d'ailleurs le rapport ambivalent au corps qui dominait, dans la tradition chrétienne médiévale : on tenait certes à son intégrité, mais son démembrement ne posait pas de problème[28]. Quant au corps des guerriers anonymes, dont certains sont, il est vrai, parfois célébrés par les historiographes pour leur bravoure, il ne semble pas être idéalisé. Le silence les concernant s'explique plutôt par le fait qu'ils ne comptaient pas suffisamment pour qu'on s'étendît sur leur cas.

Le témoignage de l'iconographie

Les sources iconographiques figurent aussi de nombreuses scènes de combats, qui ont très rarement été analysées comme telles. Les plus riches sont les miniatures qui représentent des scènes de bataille dans les manuscrits de l'*Histoire d'Outremer* de Guillaume de Tyr (m. 1188) ou d'autres œuvres, enluminés à Acre à la fin du XIIIe siècle ou dans la chrétienté latine[29]. Ces peintures n'ont pas d'équivalent en terre d'islam, même si quelques pages de manuscrits figurent aussi des affrontements. Une page unique, mise au jour à al-Fusṭāṭ et datée du VIe/XIIe siècle, représente un combat devant une cité fortifiée, peut-être entre des Francs et des musulmans[30].

27. Cf. par exemple *Itinerarium* L. IV, p. 275-277, à propos de Jean d'Avesnes, tué lors de la bataille d'Arsuf, en septembre 1191.

28. Le démembrement du corps suscitait même un véritable engouement, contre lequel les papes ne purent rien : Zouache, « Têtes en guerre », p. 211 et note 107.

29. Sur les manuscrits enluminés à Acre, voir Folda, « Manuscripts » ; *Crusader Manuscript* ; Caroff, *L'iconographie*. J'ai utilisé les enluminures des manuscrits suivants, dont la plupart sont numérisés et disponibles sur le site des institutions où ils sont conservés : *Histoire d'Outremer*, Boulogne-sur-mer, BM Ms 142 (Acre, *ca.* 1287), fol. 16, 40v°, 49v°, 143v° ; *Histoire d'Outremer*, Paris, BnF, fr. 9084 (1286), fol. 20v°, 53, 64v°, 182v° ; *Histoire d'Outremer*, Paris, BnF, fr. 2628 (Acre, XIIIe siècle), fol. 29v°, 27v°, 114, 160, 293v°, 328v° ; *Histoire ancienne jusqu'à César*, Paris, BnF, fr. 20125 (Acre, fin XIIIe siècle), fol. 96, 119, 121, 123, 133v°, 142, 172, 300v°, 339v° ; *Histoire d'Outremer*, Lyon, BM Ms. 828 (France du Nord, *ca.* 1280), fol. 24, 33, 35v°, 42, 52, 160v°, 189 ; *Histoire d'Outremer*, British Library, Yates Thompson 12 (France du Nord, 1232-1281), fol. 29, 40v°, 75, 99v°, 109v°, 132, 204 ; Guillaume de Tyr, *Les Estoires d'Outremer*, ms. BnF, Français 2630 (XIIIe siècle) ; Bible dite de Maciejowski, Pierpont Morgan Library, ms. M. 638 (vers 1240-1250), fol. 3v°, 9v°, 10r°-v°, 11, 12r°, 13r°-v°, 14r°, 15v°, 16v°, 21r°-v°, 22r°, 23v°, 24r°-v°, 29v°, 30v°, 33r°, 34v°, 35r°, 36v°, 39r°, 40r°, 41r°, 42r°, 45v°, 46v° ; *Chanson d'Aspremont*, ms. Landsdowne 782 (*ca.* 1240-*ca.* 1250), en particulier les fol. 26v°-27 ; Bible de Winchester (*ca.* 1160), Cathédrale de Winchester, nº 80 233-4-73. J'ai aussi utilisé les corpus réunis dans Nicolle, *Military Technology* III (liste des illustrations et photographies t. I, p. I-XLVIII) ; Nicolle, *Arms and Armour* ; Bouzy, « L'armement », p. 15-44 ; Raynaud, *La violence au Moyen Âge* ; Maraszak, « Manuscrits enluminés ».

30. British Museum, nº 1938, 0312,0.1 ; l'image est numérisée sur le site du musée (http://www.britishmuseum.org/). Les représentations islamiques datant des Ve-VIIe/XIe-XIIIe siècles qui figurent une bataille sont rares. Cependant, de nombreuses représentations de combattants (sur des matériaux divers, papier, céramique à glaçure ou non, bois, verre, métal, cuir…), parfois en action (surtout pendant la chasse), ont été conservées. Certes stylisées, elles n'en apportent pas moins des informations sur l'équipement des guerriers, et figurent parfois des gestes dont nous pouvons supposer qu'ils étaient reproduits en situation de combat. J'ai eu recours à : cavalier fatimide sur un fragment de coupe en céramique, al-Fusṭāṭ, Ve/XIe siècle, Brooklyn Museum nº 86.227.83 ; cavalier fatimide au faucon, plat en céramique glaçurée, Égypte, VIe/XIIe siècle, Musée islamique du Caire, nº 13477 ; Cavalier fatimide au faucon, assiette en céramique glaçurée, Égypte,

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais la source la plus riche est bien l'*unicum* de *Varqe et Golšāh*, réalisé sans doute en Iran du Nord-Ouest au VIIe/XIIIe siècle. Soixante et onze miniatures l'illustrent, dont certaines témoignent de la façon dont un artiste iranien s'inspirant de différentes traditions picturales (en particulier mésopotamienne et persane[31]) pouvait se représenter la guerre[32]. Concernant la guerre de siège, elles sont avantageusement complétées par la scène peinte sur l'ombilic de la célèbre assiette en céramique dite « au siège », qui fut probablement fabriquée au début du XIIIe siècle dans un atelier de Kashan (Iran)[33].

Les miniatures peintes à Acre et dans la chrétienté latine permettent généralement – sauf lorsqu'une charge à la lance est représentée avant impact – d'identifier la région anatomique atteinte par les coups d'épée, de lance, ou par les flèches, qui sont les trois armes offensives le plus souvent figurées. Trois régions anatomiques sont le plus souvent touchées : la tête, le thorax et l'abdomen, enfin les membres. Les coups portent et abîment les corps, les casques et les cottes de mailles étant alors brisés, fendus ou transpercés.

Le naturalisme de ces images, dont la plupart datent du XIIIe siècle, est frappant. Certes très souvent anachronique[34], l'équipement des combattants, qui permet de distinguer les soldats musulmans de leurs ennemis francs, n'en est pas moins soigneusement figuré. Les gestes des combattants, qui, dans les œuvres les plus anciennes sont maladroitement dessinés, sont tout aussi réalistes : épée brandie au-dessus de la tête et prête à frapper de bas en haut, lance fermement tenue par la main de manière à pouvoir pénétrer la cotte de maille, arc bandé à hauteur de tête.

La violence et la mort sont régulièrement symbolisées par les plaies et le sang qui s'en écoule. La position et l'attitude des corps est aussi explicite, que les guerriers soient désarçonnés

VIe/XIIe siècle, The Smithsonian's Museums of Asian Art, Freer Gallery, n° F1941.12 (presque identique au précédent) ; cavalier dit de Raqqa, céramique glaçurée, VIe/XIIesiècle, Musée National de Damas, n° 5819 ; archer monté figuré sur une gourde de pèlerin, céramique non glaçurée, Syrie, VIe/XIIe-VIIe/XIIIe siècle. J'ai aussi consulté des peintures de manuscrits de *furūsiyya*, plus tardifs, qui sont consacrés à l'entraînement des soldats. Voir par exemple le *Kitāb al-maḫzūn fī ǧamīʿ al-funūn*, ms. BnF 2824; *Kitāb al-maḫzūn li-arbāb al-funūn*, BnF 2826, daté de 975/1578-1579. Enfin, les arts du verre et du métal ayyoubides et mamelouks figurent aussi des gestes de soldats, tel le célèbre Baptistère dit de Saint-Louis (Égypte, *ca.* 1320-1340 ; Musée du Louvre, L. P. 16 ; cf. Rice, *Baptistère*, et Ward, « Baptistère »).

31. Mélikian-Chirvani, *Le roman de Varqe et Golšāh* ; Azarpay, *Sogdian Painting*, p. 178 et n° 2.

32. *Varqe et Golšāh*, fol. 6r°, 7v°, 9r°, 10r°, 11r°, 12r°, 13r°-v°, 15r°-v°, 17v°, 18r°-v°, 20r°-v°, 22r°, 23v°, 24v°, 25v°, 35v°, 36v°, 37v°, 38v°, 39v°. L'*Iskandar nāmah*, ms. BnF Turc 309, fol. 25v° et 45v°, est plus tardif (819/1416), mais les peintures y furent copiées sur des peintures persanes du début du VIIe/XIIIe siècle.

33. Assiette dite au siège, premier quart du VIIe/XIIIe siècle, Washington, Freer Gallery of Art, F1943.3. Le siège serait celui de Ḫalḫāl (nom qui désignait tout à la fois une ville et une région du sud-est de l'Azerbaïdjan), alors occupée par des Ismaéliens, par l'armée du Ḫwarazmšāh, entre 1210 et 1228 : Holod, « Event and Memory » et « Microscope » (avec une bibliographie à jour), qui refuse d'accréditer l'hypothèse selon laquelle la scène décrite aurait été copiée sur une autre image, peinte un mur ou un manuscrit (« Event and Memory », p. 209-210). L'artiste a jugé nécessaire d'ajouter des indications écrites sur l'assiette, comme s'il avait considéré que l'image ne se suffisait pas à elle-même. Outre le nom de la place assiégée, nous pouvons y lire celui de plusieurs émirs turcs.

34. Les artistes figurent les armes de leur temps et/ou s'inspirent de leurs devanciers.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et désarticulés, les bras tendus vers le sol, ou plus simplement couchés, face contre terre. Sur certaines miniatures, des têtes ou des membres jonchent le sol, loin des troncs dont ils ont été détachés. Le visage des combattants, très stylisé, n'est pas toujours visible : certains sont complètement recouverts par un heaume. Lorsque leur visage est visible, les morts ont les yeux fermés. La peur ou la souffrance sont parfois symbolisées par des gestes, par exemple un avant-bras levé au dessus de sa tête par un homme qui cherche à se protéger du poignard qui s'apprête à le frapper.

Moins nombreuses et procédant de codes iconographiques différents, les images orientales témoignent d'un très fort goût pour la narration visuelle ; la correspondance du texte et de l'image est d'ailleurs étroite, dans le manuscrit de *Varqe et Golšāh*[35]. Toutes semblent faire de la guerre un ballet. Les corps des combattants et les montures des cavaliers virevoltent, comme si les artistes avaient souhaité représenter le mouvement plus que l'instant figé, comme si, aussi, la vie fuyait la mort. Pourtant, des cadavres sont représentés, couchés sur le dos, dans les miniatures de *Varqe et Golšāh*, où certains guerriers, qui viennent d'être touchés, ont les yeux fermés. Sur l'assiette au siège, où les cavaliers et les piétons de l'armée victorieuse occupent la droite de la scène, le chef des vaincus est aisément repérable. Il est au sommet de la forteresse qu'il est censé défendre. Son corps, percé de deux flèches, semble symboliser son destin : sa barbe est aussi drue et désordonnée que ses cheveux ébouriffés ; il ne porte pas d'armure ; ses pieds sont nus. Bientôt, la courte lance qu'il tient à la main ne lui sera plus d'aucun secours : il a commencé à chuter. Autour de lui, des piétons errent, perdus, dévêtus et démembrés. La mort les a déjà atteints[36].

Sur toutes les images orientales, les coups portés par les combattants visent prioritairement le haut du corps : d'abord la tête, mais aussi le tronc. Le point d'impact n'est pas toujours représenté. Les souffrances infligées au corps sont tout autant suggérées que décrites. D'ailleurs, les artistes orientaux ne paraissent pas faire grand cas de la plupart des corps des combattants. Seuls ceux des puissants suscitent quelque peu leur attention. Mais par-delà ce traitement différencié, toutes les silhouettes se ressemblent. L'équipement (ou son absence) permet de distinguer les vainqueurs des ennemis, les cavaliers des fantassins. Sur la page du manuscrit égyptien datée du VIe/XIIe siècle, les cavaliers sont protégés par une cotte de maille. Les boucliers sont soit circulaires, soit en forme de cerf-volant inversé, selon les standards du temps. Les fantassins fatimides tiennent une lance, les cavaliers une épée droite ; deux combattants, dont la silhouette émerge derrière les remparts d'une cité représentée schématiquement, bandent un arc qui ne semble pas composite. Dans les œuvres plus tardives réalisées plus à l'est, les mêmes armes individuelles apparaissent (ainsi que d'autres, comme la masse d'armes), mais la part belle est réservée à l'arc et surtout à l'épée, droite et surdimensionnée dans l'*unicum* du *Varqe et Golšāh*, mieux proportionnée dans l'assiette au siège de Kashan.

35. Mélikian-Chirvani, *Le roman de Varqe et Golšâh*, p. 71, qui parle aussi d'un « parallélisme » entre les esthétiques littéraire et plastique.

36. Sur l'assiette au siège, le chef de la forteresse assiégée « dégringole vers sa mort », le corps percé par deux flèches : Holod, « Event and Memory », p. 199.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'apport de l'archéologie

Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān/Vadum Iacob, 575/1179

Les sources textuelles et/ou iconographiques peuvent exceptionnellement être confrontées aux résultats de fouilles archéologiques. C'est le cas pour la conquête de Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān [37] par Saladin, en 575/1179, dont parlent longuement ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī et al-Qāḍī al-Fāḍil. Le roi Baudouin IV de Jérusalem y fit commencer la construction d'un château, probablement en octobre 1178. Moins d'un an plus tard, alors que l'édifice était encore loin d'être terminé, Saladin y mit le siège [38]. Quelques jours lui suffirent pour s'emparer du rempart extérieur et des bâtiments qu'on avait eu le temps de construire. Le 24 rabīʿ I 575/29 août 1179, la place était prise [39]. Selon ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī, elle fut incendiée. Les Francs souffrirent non seulement des combats, qui firent de nombreux morts, mais aussi de la décision de Saladin de faire décapiter, parmi les prisonniers, « celui qui était apostat (*murtadd*) ou arbalétrier (*rāmī bi-ǧarḫ*) » [40]. Les extraits suivants dénotent la violence de l'affrontement et l'ampleur des destructions qu'il occasionna [41] :

> « Récit de ʿImād al-Dīn [al-Iṣfahānī] : On était resté quatorze jours sur le site – pendant et après sa conquête. Ensuite, le sultan se rendit sur les territoires de Tibériade, Tyr, Beyrouth, etc. […] Le Mašhad Yaʿqūb redevint un lieu de pèlerinage comme auparavant, [où résonnaient] le *takbīr* et les prières des musulmans. […] »
>
> Dans une autre lettre [rédigée par al-Qāḍī al-Fāḍil] [42] : « Le *ḥiṣn* était bâti sur un tell et comportait une citerne (*ṣahrīǧ* [43]). Lorsque les musulmans le conquirent, ils y jetèrent près de mille cadavres [d'hommes] et de bêtes qui avaient été consumés par le feu ; mais ils ne bouchèrent pas le bord ni ne la comblèrent. [Le château] contenait environ 1 000 cottes de mailles (*zardiyya*). Il y avait, comme combattants : 80 chevaliers (*fawāris*) avec leurs écuyers (*ġilmān*) ; 15 commandants d'infanterie, chacun étant à la tête de 50 hommes. En outre, il y avait des hommes de métier (*ṣunnāʿ*), maçons, architectes, forgerons, charpentiers, polisseurs et fourbisseurs (*ṣayqal wa-suyūfī*), fabricants d'armes

37. Le Vadum Iacob des textes latins, au nord-est du lac de Tibériade. Sur le site, voir Deschamps, *La défense du royaume de Jérusalem*, p. 129-131 ; Ellenblum, « Frontier Activities », p. 83-97 ; *Crusader Castles*, p. 258-274.
38. Selon Ronnie Ellenblum, 15% des constructions intérieures furent achevées.
39. Récit circonstancié par ʿImād al-Dīn, *Barq* III, p. 144-145, 175-183, qui est repris (et parfois complété) par les chroniqueurs postérieurs : al-Bundārī, *Sanā*, p. 333 ; Abū Šāma, *Rawḍatayn* III, p. 36-46 ; Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* IX, p. 439-441 ; Ibn Wāṣil, *Mufarriǧ* II, p. 72 ; al-Maqrīzī, *Sulūk* I, p. 180 ; Ibn Kaṯīr, *Bidāya* XVI, p. 537-581. Cf. aussi Guillaume de Tyr, *Chronicon*, 18. 13, p. 830, 21.25-6, p. 997-1000, 21.29, p. 1003-1004 ; Ellenblum, *Crusader Castles*, p. 270-274 (ignore le *Barq*, si ce n'est *via* al-Bundārī, et Abū Šāma).
40. ʿImād al-Dīn, *Barq* III, p. 180 ; Abū Šāma, *Rawḍatayn* III, p. 43.
41. Abū Šāma, *Rawḍatayn* III, p. 37-38, 42-45 . Cf. aussi ʿImād al-Dīn, *Barq*.
42. ʿImād al-Dīn cite des extraits de différents courriers rédigés par al-Qāḍī al-Fāḍil (cf. note 1).
43. ʿImād al-Dīn, cité par Abū Šāma (*Rawḍatayn* III, p. 37 ; je n'ai pas trouvé ce passage dans le *Barq*), dit que les cadavres furent jetés dans un puits que les Francs avaient creusé au centre de la place, et qu'un envoyé (*rasūl*) du « comte Maʿāfī » (?), qui se trouvait près de Saladin, assista au spectacle, témoin impuissant de la déchéance de sa nation (*milla*).

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

en tout genre ». Il y avait aussi [dans Ḥiṣn al-Aḥzān], plus de 100 prisonniers musulmans, auxquels on ôta les fers qu'ils avaient aux pieds pour les mettre sur ceux des Francs, des provisions pour plusieurs années, différentes viandes – bonnes ou mauvaises – et autres approvisionnements. [...] Dès le premier jour du combat, son enclos (*ḥawš*)[44] fut détruit. S'y trouvait un groupe de combattants que l'on décapita, et on s'empara de leurs montures. On posa immédiatement des mines en cinq endroits [de la muraille] et on les remplit de matière combustible. La chute des pans de muraille tarda, du fait de la solidité de la construction. On continua à allumer, attiser, tisonner le feu, jusqu'à ce que les mines fussent achevées. Elles furent alors remplies de bois. Le jeudi, on y mit le feu. L'événement tant attendu se produisit alors : les tours, qui avaient été fragilisées, s'écroulèrent, et les musulmans se rendirent maître du *ḥiṣn*, de tout ce qu'il contenait et de tous ceux qui s'y trouvaient, alors que l'incendie se propageait de tout côté. Le tyran (*ṭāġī*) qui commandait la place assistait à ce qui arrivait, à ce qu'il avait construit, et à l'épreuve qui s'abattait sur ses compagnons et ses sbires. Lorsque les flammes arrivèrent de son côté, il se jeta dans un fossé (*ḫandaq*) où le feu se consumait, sans craindre son ardeur. Ce feu le précipita immédiatement dans celui [de l'enfer] (*ilā tilka al-nār*). Une fois les prisonniers francs pris – ils étaient plus de 700, en sus des morts, dont le nombre ne se limitait pas à celui-ci –, se diffusa le désir de détruire ce *ḥiṣn*, d'en effacer toute trace et de faire disparaître à jamais le préjudice qu'il constituait. Dès lors, on le ruina, depuis son faîte jusqu'à ses fondations. De réalité visible, il devint un souvenir. Les Francs rassemblés à Tibériade assistaient eux-mêmes à ce spectacle. Ils voyaient le château sous les flammes et enveloppé de fumées. »

Extrait d'une autre lettre d'al-Qāḍī al-Fāḍil, adressée au nom du sultan [Saladin] au vizir de Bagdad : « J'ai été retardé à cause des nécessités, notamment les maladies qui avaient étendu leurs maux et multiplié les douleurs, en particulier chez les soldats qui revenaient de la conquête de Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān. Deux membres du *maǧlis* syrien, Taqī al-Dīn, le neveu [de Saladin], et son cousin Nāṣir al-Dīn, qui avaient fait montre d'énergie et de zèle [pendant les combats], avaient reçu des blessures qui ne laissaient qu'un mince d'espoir, et ils manquèrent de passer à trépas. Mais Dieu Très Haut leur fit la grâce de les guérir. »

Ces extraits sont corroborés par la fouille récente du site par une équipe dirigée par Ronnie Ellenblum[45]. Des traces d'incendie ont bien été mises en lumière. Le château inachevé fut effectivement rasé, et le site abandonné, ce qui le rend d'autant plus exceptionnel : il s'agit du seul site de bataille fouillé qui ne souffrit pas d'une occupation postérieure aux combats. Le premier enseignement de la fouille concerne le nombre de victimes. Les squelettes de cinq hommes probablement délestés de leurs armures ont été retrouvés dans une couche de cendres, sous les restes d'un édifice écroulé. Ils y avaient été entassés avec des cadavres d'équidés[46]. Force est de constater que le nombre de squelettes humains mis au jour est sans

44. Jeu sur la polysémie du terme, qui désigne un enclos pour bestiaux, mais aussi des bêtes fauves traquées et des démons.
45. Ellenblum, « Frontier Activities », livre les principaux résultats de la fouille.
46. Dix cadavres d'équidés ont pu être identifiés. Voir aussi ʿImād al-Dīn, *Barq*, p. 181.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

commune mesure avec celui des victimes franques évoqué par les auteurs arabes. Il est vrai que pour une raison indéterminée, ces hommes ne furent pas jetés dans la citerne dont parle al-Qāḍī al-Fāḍil. Étaient-ils des combattants francs ? Il est impossible de l'affirmer avec certitude. Mais leurs squelettes portent bien la trace de blessures caractéristiques d'un corps à corps à l'épée. Ces traces laissent aussi penser qu'ils disposaient de l'armement défensif des Francs : cottes de mailles, casques et boucliers [47].

Ces hommes étaient âgés de 20 à 40 ans. Aucun ne fut enterré. Les squelettes portent la trace de plusieurs blessures, qui n'étaient pas toutes mortelles. Dans quatre cas sur cinq, la cause de la mort a pu être identifiée. Elle fut provoquée par des blessures provoquées par une arme tranchante (probablement l'épée) et/ou par des flèches. Un seul squelette est vierge de toute trace de blessure, ce qui laisse penser que l'homme subit des lésions dans une partie molle du corps, qui ne laissent aucune trace [48]. Plusieurs de ces lésions peuvent néanmoins être inférées de la présence de pointes de flèches, autour ou dans le squelette. Ainsi, une pointe de flèche n'ayant pas atteint l'os est associée à l'humérus gauche de l'un des squelettes. Trois pointes de flèches ont aussi été trouvées tout près des vertèbres cervicales d'un autre squelette.

Deux des squelettes témoignent de lésions profondes, causées par une arme tranchante. Le premier présente plusieurs traumatismes. Deux lésions potentiellement mortelles sont apparentes. D'une part, le crâne est divisé en deux au niveau des os frontal et pariétal ; d'autre part, l'humérus est coupé en deux. L'avant-bras a disparu, ce qui montre que le combattant fut amputé avant d'atteindre l'édifice où il mourut. Il reçut un autre coup, non mortel, sur le côté gauche du visage. La mandibule est divisée en deux ; l'os maxillaire proche est aussi entaillé. Le second squelette, qui appartenait à l'individu le plus jeune (entre 25 et 30 ans), présente une lésion à l'épaule. L'humérus est profondément entaillé mais non tranché, comme si le coup avait été freiné par une cotte de mailles.

En effet, la localisation des lésions osseuses causées par une arme tranchante laisse penser que tous les combattants concernés portaient une armure épaisse, sans doute maillée. Seuls les coups reçus par un des individus au crâne et à l'avant bras témoignent de lésions très profondes et d'une amputation, comme si le soldat ne portait pas ou plus de casque, et comme si son haubert ne couvrait pas complètement ses bras. Les os des parties du corps les mieux protégées par les hauberts – le thorax, l'abdomen et le haut des membres inférieurs – ne présentent pas de blessure mortelle à l'épée. Au contraire, la présence assez massive de pointes de flèches montre que les cottes de mailles franques n'étaient pas aussi efficaces contre les flèches et les carreaux d'arbalètes [49].

47. Je reprends, dans les trois paragraphes suivants, l'analyse très détaillée des squelettes réalisée par Piers Mitchell *et al.*, « Weapons Injuries », p. 145-155 ; « Violence and the Crusades », p. 251-262 ; *Medicine in the Crusades*, p. 119-120 et index, s.v. ; « Pathology in the Crusader Period » p. 67-71 ; « Warfare Injuries », p. 1254-1255.

48. Crubézy, « Le combat à l'époque médiévale », p. 300.

49. Mitchell, « Weapons Injuries ».

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Éléments de comparaison

À ma connaissance, aucun autre site de bataille du Proche-Orient n'a été fouillé. Cependant, les squelettes de deux hommes probablement blessés lors de combats ont été mis au jour à Tell Jézréel (Israël), où se trouvait, au Moyen Âge, le village du Petit Gérin, qui appartenait aux Templiers avant d'être pris et occupé par les musulmans, à la fin du VIe/XIIe siècle. Le premier individu a été excavé dans le cimetière franc. Il avait 20 à 30 ans au moment de sa mort, qui survint très probablement au Moyen Âge. Le squelette présente une lésion sur l'acromion du scapulaire gauche, qui fut causée par une arme tranchante. Le coup lui fut sans doute asséné par un homme qui lui faisait face (comme à Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān), du côté droit. L'homme, qui fut peut-être victime d'autres blessures, situées celles-là dans les parties molles de son corps, ne mourut pas instantanément. Il survécut pendant une semaine au moins, peut-être après avoir été transporté du lieu de l'affrontement à son village. Le second squelette, celui d'un homme adulte qui vivait peut-être au Moyen Âge (la datation est incertaine), a été retrouvé dans une tombe musulmane. Il témoigne aussi d'une blessure par une lame tranchante, cette fois au crâne. L'os pariétal gauche est entaillé sur trois centimètres [50].

Les études paléo-pathologiques menées à partir des fouilles de sites de batailles européens sont bien plus riches. Les charniers des batailles de Visby (Île de Gotland, 1361) et de Towton (Nord-est de l'Angleterre, 1461), ainsi que la tombe collective d'Aljubarrota (Portugal, 1385), fouillés au XXe siècle, ont livré un nombre considérable d'ossements (1185 squelettes à Visby) [51]. La comparaison des résultats de ces études avec celle des squelettes mis au jour à Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān est-elle pertinente ? En partie seulement. En effet, ces batailles rangées se déroulèrent loin du Proche-Orient, et deux siècles ou plus après le siège de Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān. L'armement offensif et défensif, le nombre et le type de combattant engagés et tués (par exemple, la bataille d'Aljubarrota fit sans doute 4 000 morts), la formation de ces hommes, la nature même des affrontements enfin [52], imposent la prudence. D'importantes différences peuvent d'ailleurs être constatées : alors qu' à Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān aucune blessure ne paraît avoir été causée par une lance, un grand nombre a pu être identifié sur les squelettes de ces batailles. Rien d'étonnant à cela : la guerre de siège se déroulait essentiellement à pied, et impliquait de privilégier les armes de jet (l'arc ou l'arbalète) et les armes à main les plus adaptées au corps à corps – épées, poignards ou masses d'armes. L'assaut qui conduisit à la prise de Bayt al-Aḥzān

50. Mitchell, « Human Skeletal Remains », p. 67-71 ; « The Integration of Paleopathology », p. 333-343.

51. La bataille d'Aljubarrota opposa les armées du roi du Portugal à celles du roi de Castille ; celle de Towton, qui eut lieu pendant la guerre des Deux Roses, l'armée d'Henri VI à celles d'Édouard IV ; celle de Visby, un corps expéditionnaire dirigé par le roi du Danemark aux troupes suédoises levées pour défendre la ville. Voir Fiorato (éd.), *Blood Red Rose*, et Novak, « Battle Related Trauma », p. 90-102 (Towton) ; Ingelmark, « The Skeletons », p. 149-209 (Visby) ; Monteiro, *Aljubarrota*, et Cuna, « War Lesions », p. 595-599 (Aljubarrota) ; Mounier-Kuhn, *Chirurgie de guerre*, p. 55-61 (utilise aussi, p. 52-53, les résultats de l'examen d'autres ossements européens, dont l'origine n'est pas toujours connue). Voir aussi Giuffra *et al.*, « Weapon-Related Cranial Lesions » ; Šlaus *et al.*, « Croatia-Ottoman Empire » (analyse des 147 squelettes des victimes supposées d'un raid de la cavalerie ottomane contre Čepin, Croatie, qui aurait eu lieu en 1441 ; 22 squelettes portent la trace de blessures *perimortem* caractéristiques d'une violence gratuite).

52. Ces affrontements sont des batailles rangées.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

par les musulmans donna certainement lieu à plusieurs combats rapprochés, ainsi qu'en témoignent les blessures causées par une arme tranchante révélées par les squelettes retrouvés. Les Francs ne prirent pas la fuite ; ils firent face, ce qui explique probablement l'absence de lésions causées par un ou des coups assénés par derrière. Au contraire, de telles lésions sont nombreuses sur les ossements de Visby et d'Aljubarrota.

Les squelettes européens présentent d'autres spécificités. Certaines blessures (en particulier des fractures et des enfoncements de crânes) furent probablement provoquées par une chute de cheval ou par le piétinement de chevaux, à moins qu'il ne faille y voir l'effet d'armes contondantes. Il est aussi difficile d'écarter l'idée selon laquelle les assaillants s'acharnèrent de manière récurrente sur leurs adversaires. Par exemple, à Towton, 113 blessures ont pu être repérées sur 27 crânes. Elles furent soit causées par un coup porté par derrière (1/3 des cas), soit par l'acharnement d'un combattant sur un homme à terre. Les crânes nommés « Towton 16 » et « Towton 25 » portent huit traces de coups chacun, « Towton 10 » six, et « Towton 32 » treize. L'une des lésions de « Towton 25 » fut causée par un coup d'épée post-mortem qui coupa la face en deux[53]. À Towton, la tête paraît avoir concentré l'essentiel des attaques ; ce ne fut pas le cas à Visby, où une proportion importante des coups visa et atteignit les membres inférieurs. Le thorax est la dernière région anatomique le plus souvent touchée par un coup.

Comme au Proche-Orient, les combattants d'Aljubarrota, de Visby et de Towton – dont les squelettes témoignent tout autant de lésions *antemortem* que *perimortem* – subirent souvent plusieurs blessures par perforation ou suite à un ou plusieurs coups portés à l'aide d'une arme tranchante, en particulier l'épée. Dans la majorité des cas, ces coups furent assénés par un droitier et de haut en bas, mais les coups de bas en haut, caractéristiques de l'escrime des fantassins, sont aussi attestés par l'étude des squelettes. Les combattants furent souvent touchés à plusieurs reprises. Toutes les blessures repérées n'étaient pas mortelles ; la mort était alors très probablement causée par une blessure à une partie molle du corps. Les amputations de membres sont fréquentes, en particulier à Visby ; il est possible que l'un des objectifs des combattants (cavaliers ou piétons) fut d'abord de mettre leur adversaire à terre, puis des les achever[54].

Traumatismes corporels et évolution de l'armement

Ainsi, toutes les sources le confirment : qu'elle fît ou non un très grand nombre de victimes, la guerre était traumatisante pour les corps des combattants. Elle était infligée soit par un ou des coups portés à distance, soit lors d'un combat rapproché. Le combat à distance impliquait essentiellement des archers et des arbalétriers, en sus des manieurs de machines de jet, qui n'étaient utilisées que lors de la guerre de siège. L'efficacité de l'élite des archers et des arbalétriers de la fin du Ve/XIe siècle et des VIe/XIIe-VIIe/XIIIe siècles semble incontestable. Il est vrai qu'ils semblent avoir progressivement disposé d'armes de plus en plus efficaces : arbalètes et arcs

53. Novak, « Battle Related Trauma » ; Mounier-Kuhn, *Chirurgie de guerre*, p. 57-58.
54. Pour plus de détail, voir Mounier-Kuhm, *Chirurgie de guerre*, p. 57-58.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

composites dont la courbe force/allonge et la maniabilité permettait de décupler tout à la fois la cadence de tir et la puissance[55], mais aussi flèches et carreaux d'arbalètes dont la pointe était façonnée de manière à pénétrer les armures ou les casques les plus résistants. C'est ce que montrent d'une part les longs développements consacrés à la fabrication des flèches, dans les manuels de *furūsiyya*[56], d'autre part les nombreux artefacts mis au jour, depuis un siècle, par la fouille de forteresses du Bilād al-Šām et du Sinaï, en particulier Ṣadr (Qalʿat Ǧindī, dans le Sinaï), Vadum Iacob (Palestine-Israël), ʿAṯlīṯ (Palestine-Israël), Montfort (Palestine-Israël), Damas, Raḥba (Syrie) ou Arsuf (Palestine-Israël)[57].

Les marques de coups portés par des armes tranchantes identifiées sur les squelettes laissent penser qu'elles étaient tout aussi efficaces, au moins lorsque la région anatomique touchée n'était pas protégée par une armure. En effet, du Ve/XIe au VIIe/XIIIe siècle, l'armement défensif des combattants évolua considérablement. Les efforts visèrent prioritairement la tête et le cou, le thorax et l'abdomen, et les membres, soit les trois régions anatomiques dont nous avons vu qu'elles étaient le plus souvent visées par les combattants, et qui étaient considérées comme les plus vulnérables dans les traités de chirurgie[58]. Les protections de corps s'alourdirent[59]. Des casques en fer et parfois en acier[60], d'un seul tenant ou constitués de plusieurs plaques rivetées, se répandirent[61]. Cependant, ils ne supplantèrent pas, dans les armées musulmanes, les casques moins coûteux et moins efficaces en cuir durci et, pour certains, renforcés par des lamelles en bois[62]. Les *milites* francs bénéficièrent aussi de casques plus lourds et plus épais, mais ne paraissent pas avoir systématiquement adopté le grand heaume, qui recouvrait la totalité du visage : le camail surtout était censé le protéger.

55. Paterson, « Archers of Islam », p. 69-87 ; Jones, « Metallography », p. 111-117 ; Bergman, McEwen, « Sinew Reinforced and Composite Bows », en particulier p. 152-154 ; Kaegi, « Archery », p. 96-108.

56. Voir par exemple le *Kitāb al-ǧihād wa-l-furūsiyya wa-funūn al-ādāb al-ḥarbiyya* attribué à Ṭaybuġā al-Ašrafī al-Yūnānī, fol. 71v°-73r°; 98v°.

57. Zouache, « Les armes », p. 35-69 (Ǧindī) ; Raphael, « Arrowheads », p. 259-268 (Vadum Iacob) ; Johns, « ʿAtlit » (1935 et 1936) ; Bashford, « A Crusader Fortress », p. 36-38, en particulier fig. 53 p. 37 (Montfort) ; Nicolle, *Late Mamlūk Military Equipment*, p. 135-194 (Damas) ; « Helmets ? » (Raḥba) ; Zouache, « Western vs. Eastern Way of War » (Raḥba) ; Ashkenazi *et al.*, « Archeometallurgical Study », p. 235-257 (Arsuf) ; Raphael, « Arsūf », p. 85-86, 88, 89, fig. 1 et 2 p. 90, fig. 8A-C p. 95-96 ; voir aussi note 1 p. 85, références aux autres sites francs fouillés en Israël, en Syrie ou en Jordanie.

58. Al-Zahāwī (m. 404/1013), *Ǧarrāḥīn*, p. 483-502, 582-583 et 551-564 ; Ibn al-Quff (m. 681/1286), *al-ʿUmda fī al-ǧirāḥa*, p. 3-4, 20-21 et *passim* (plus succinct) ; Kuhn, « Les blessures de guerre », p. 117-122 (pour l'Occident médiéval) ; Karger *et al.*, « Arrow Wounds », p. 1550-1555.

59. Cela est vrai des combattants musulmans comme des Francs, et probablement des Mongols, même si les avis sur la qualité de leur équipement divergent : May, *Mongol Art of War*, p. 42-47, et mon compte-rendu dans les *EMSCT* (2011).

60. Al-Ǧildakī (m. 743/1342) dans Ǧābir Ibn Ḥayyān, *Kitāb al-ḥadīd*, ms. Chester Beatty 4121, fol. 2, reproduit en fascimilé dans Hassan, « Iron Steel », p. 310 (fig. 10.3). Je n'ai pu me procurer l'édition-traduction du *Kitāb al-ḥadīd* par Robert Hoyland et Brian Gilmore, *Medieval Islamic Swords and Swordmaking*. Cf. aussi Rāġib et Fluzin, « Lames damassées », p. 68-69.

61. Zouache, « Armement », p. 285-297.

62. Nicolle, « Middle Eastern » et « Helmets » ; Zouache, « Western vs. Eastern Way of War ».

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

En effet, la cotte de mailles était considérée comme l'un des outils défensifs les plus efficaces contre les coups d'épée, même si sa lourdeur était peu appréciée des combattants musulmans. Les hauberts des Francs suscitaient l'admiration, de par la qualité de leur maille. Ils s'allongèrent, au fil du VIe/XIIe siècle, alors qu'on y adjoignait parfois des gants ou des chausses également maillées. Dans les armées orientales, on portait aussi des cottes de mailles, soit à l'intérieur d'un *kazāġand*, soit sous forme de camail, soit par-dessus un *ǧawšan* (armure écaillée ou lamellaire), qui était la protection de corps la plus répandue en Orient. À partir de la toute fin du VIIe/XIIIe siècle ou du début du VIIIe/XIVe siècle, un autre type d'armure fit son apparition, semble-t-il sous l'influence des Mongols : le *qarqal*, armure lamellaire rembourrée de tissu et renforcée par des plaques de fer [63].

Ces efforts portèrent-ils leurs fruits ? Probablement, pour les guerriers les mieux équipés. Les squelettes que nous avons évoqués témoignent d'ailleurs de blessures non mortelles, *ante* ou *perimortem*. Mais tous les soldats ne disposaient pas du meilleur équipement. Et certaines parties du corps – la tête et les membres, en particulier – restèrent toujours très vulnérables. C'est seulement après le VIIe/XIIIe siècle que l'on s'attacha à protéger systématiquement les articulations, les avant-bras ou les membres inférieurs. Des renforts de plaques d'acier se diffusèrent alors.

Gestion des cadavres

Dénombrements

Abîmés et démembrés, les cadavres des combattants étaient probablement comptés après les combats. Cela semble évident concernant les ennemis. L'auteur du *Bustān al-ǧāmiʿ*, qui écrivait probablement à la fin du VIe/XIIe siècle, signale un tel dénombrement, dans le récit qu'il consacre à un affrontement entre Francs et musulmans, devant Acre, fin ǧumādā II 586/juillet 1190. Selon lui, on compta 12 000 cadavres chrétiens [64]. Bahā' al-Dīn Ibn Šaddād (m. 629/1232) et Ibn al-Aṯīr (m. 630/1233) font aussi état de ce dénombrement. Le premier affirme que les musulmans cessèrent leur compte macabre, le nombre de cadavres francs s'avérant bien trop grand pour qu'on pût espérer tous les compter. Le second compare les Francs à des fourmis innombrables et grouillantes, puis écrit qu'on compta une dizaine de milliers de morts [65].

Les vainqueurs comptaient-ils tout aussi soigneusement leurs morts ? Sans doute, pour ce qui était des guerriers de haut rang. En revanche, les historiographes arabes et latins sont souvent moins précis lorsqu'ils évoquent les soldats de moindre importance. Cependant, nous appre-

63. Ibn al-Dawādarī, *Kanz al-durar* XII, p. 230 et 273 ; Baybars al-Manṣūrī, *Zubdat al-fikra*, p. 293 ; Nicolle, *Late Mamlūk Military Equipment*, p. 64-69 ; Zouache, « Western v. Eastern Way of War ».

64. *Bustān al-ǧāmiʿ*, éd. al-Ṭaʿānī, p. 430 ; éd. Cahen, p. 148. L'affrontement est daté du 24 ǧumādā II/29 juillet dans le *Bustān* et dans le *Fatḥ* (p. 214-217) de ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī, et du 20 ǧumādā II/25 juillet par Ibn al-Aṯīr (*Kāmil* X, p. 83).

65. Ibn Šaddād, *Nawādir*, p. 199 ; Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* X, p. 83. ʿImād al-Dīn, *al-Fatḥ*, p. 214-217, parle sommairement de 10 000 morts parmi les chrétiens.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

nons parfois qu'après un affrontement, le chef de guerre se fait préciser le nombre de victimes, quelle que soit leur qualité[66]. En outre, dans toutes les armées, l'absence des soldats réguliers était constatée lors des revues qui ponctuaient la vie militaire. Dans les armées musulmanes, le nom de tout soldat était alors consigné sur un registre (*ǧarīda*)[67]. On y inscrivait aussi celui des morts, comme le montre un passage du *Minhāǧ fī ʿilm ḫarāǧ Miṣr* d'al-Maḫzūmī (m. après 585/1189) où il est question de l'armée fatimide[68] :

> « Si un des soldats meurt, on communique le nom du mort tel que l'indiquent les écritures, on en précise la date et on mentionne que cela est conforme aux informations du *naqīb*. »

Le *naqīb* – parfois nommé *al-ʿarīf*[69] – était un officier chargé du recrutement et du suivi des soldats. Il était censé très bien les connaître[70]. Selon al-Maḫzūmī, il lui incombait donc aussi de reconnaître et dénombrer les soldats morts. Attendait-il, afin de réunir les informations à partir desquelles les registres étaient complétés, que l'armée fût à nouveau réunie, ou œuvrait-il sur le champ de bataille, lorsque l'armée qui l'employait avait été victorieuse ? Il est difficile de répondre à une telle question, dans la mesure où les historiographes arabes ne disent rien de son activité. Ils se contentent de faire état du dénombrement des cadavres, en évoquant parfois la méthode utilisée. Dans l'extrait suivant, Ibn al-Qalānisī (m. 555/1160) raconte simplement qu'après une victoire du chef de guerre turc Alptakīn (m. 368/979) sur une armée de Maghrébins, près de Ṣaydā, en 365/975, ces derniers[71] :

> « prirent la fuite pendant que l'épée (*al-sayf*) s'abattait sur eux. Ẓālim b Mawhūb [al-ʿUqaylī], qui était avec eux, s'enfuit à Tyr. On compta les cadavres – il y en avait 4 000. »

Al-Maqrīzī (m. 846/1442), dont nous ne connaissons pas la source, explique comment on parvint à ce chiffre[72] :

> « [Alptakīn] leur livra bataille, les mit en fuite et en tua un bon nombre ; [dès lors,] Ẓālim b Mawhūb [al-ʿUqaylī] partit pour Tyr. On dit que ce jour-là, 4 000 soldats maghrébins furent tués. On coupa la main droite [des cadavres], et on les envoya à Damas, où on les exhiba. »

66. Ibn Šaddād, *Nawādir*, p. 175 ; Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 90.
67. Les soldats étaient aussi enregistrés dans les armées franques, dont cependant nous connaissons mal l'organisation : La Monte, *Feudal Monarchy*, p. 114-122 ; Zouache, *Armées et combats*, p. 336-363.
68. Al-Maḫzūmī, *Minhāǧ*, p. 70 ; trad. Cahen, « Administration financière », p. 168. Sur l'enregistrement des soldats à l'époque ayyoubide, voir Ibn Šīt, *Maʿālim al-kitāba*, p. 44-46 ; al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-aʿšā* III, p. 488 ; Naʿš, *al-Rasāʾil al-ḥarbiyya*, p. 188 ; Eddé, *Principauté ayyoubide*, p. 323-324.
69. Les armées ayyoubides comportaient un *naqīb al-ʿaskar*. Sur le terme *ʿarīf*, voir Cahen, El-Ali, 1960; Crone, 2007.
70. Cf. par exemple al-Māwardī, *al-Aḥkām*, p. 204.
71. Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl*, p. 28-29. Proche : Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* VII, p. 334. Sur l'affrontement, voir Bianquis, *Damas et la Syrie* I, p. 105.
72. Al-Maqrīzī, *Ittiʿāẓ* I, p. 239.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Toujours en Syrie, après une victoire des musulmans sur les Byzantins près du lac d'Apamée, le 21 raǧab 388/19 juillet 998, ce sont les têtes arrachées qui auraient constitué l'unité de compte [73] :

> « La bataille (*al-waqʿa*) s'était déroulée à Marǧ Afīḥ, qu'entoure une hauteur connue sous le nom d'al-Muḍīq, où l'on ne peut cheminer qu'en file indienne, et que jouxtent le lac d'Apamée et l'Oronte. Les Byzantins ne purent pas même trouver d'issue dans la fuite. À la tombée du jour, 10 000 têtes avaient été arrachées sur les cadavres ».

Deux siècles plus tard, dans l'armée de Saladin les dénombrements paraissent avoir été organisés plus rationnellement. Bahā' al-Dīn Ibn Šaddād (m. 632/1234) évoque un partage des tâches, dans le récit qu'il consacre à la victoire des hommes de Saladin sur les chrétiens, devant Acre, en šaʿbān 585/octobre 1189 [74] :

> « Il dit : un homme qui avait été chargé des chariots (*ʿaǧal*) [où l'on entassait les cadavres] me raconta qu'il se munit d'un fil et que chaque fois qu'il ramassait un cadavre, il faisait un nœud. Le nombre des morts de l'aile gauche s'éleva à quatre mille cent et quelques. Quant à ceux de l'aile droite et du centre, il ne put les compter parce qu'un autre fut chargé de s'en occuper. »

Bahā' al-Dīn Ibn Šaddād et ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī racontent aussi qu'après la bataille sanglante de fin ǧumādā II 586/juillet 1190 remportée par les musulmans sur les mêmes chrétiens, toujours devant Acre, les cadavres furent cette fois alignés en plusieurs rangées – cinq, selon Ibn Šaddād, neuf selon ʿImād al-Dīn [75] :

> Bahā' al-Dīn Ibn Šaddād, *al-Nawādir al-sulṭāniyya*
>
> « Les gens (*al-nās*) ne s'accordaient pas sur le nombre des morts [francs [76]]. L'un d'entre eux disait qu'il y en avait 8 000, d'autres 7 000 ; aucun ne les estimait à moins de 5 000. Pour ma part, je vis cinq rangées de cadavres, qui s'étendaient des tentes d'al-ʿĀdil – que Dieu l'ait en sa miséricorde – à celles de l'ennemi. En outre, je rencontrai un individu intelligent – un soldat (*ǧundī*) –, qui passait entre les rangées de cadavres et les comptait. Je lui demandai :
>
> – Combien en as-tu compté ?
>
> Il me répondit :
>
> – Jusqu'ici, quatre mille soixante et quelques.
>
> Il avait alors compté les cadavres de deux rangées, et il en était à la troisième. Mais il y avait plus de morts dans ces rangées que dans celles qui restaient. »

73. Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl*, p. 85. Sur la bataille, voir Bianquis, *Damas et la Syrie* I, p. 221.
74. Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 92, d'après Ibn Šaddād, *Nawādir*, p. 176.
75. Ibn Šaddād, *Nawādir*, p. 200 ; ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī dans Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 147.
76. *Stricto sensu* : « de leurs morts ».

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ʿImād al-dīn al-Iṣfahānī dans Abū Šāma, *Kitāb al-rawḍatayn*

« [Les cadavres de l'ennemi] étaient étendus sur le sol sur une distance d'un parasange ; il y avait neuf rangées, depuis les collines de sable jusqu'à la mer. Chaque rangée comptait plus de 1 000 cadavres. »

Ces chiffres étaient transmis au prince, puis diffusés – *via* des communiqués oraux ou écrits et des lettres – à l'ensemble de ses sujets, à ses alliés et au calife : les cadavres de l'ennemi étaient pour un souverain un instrument de glorification sans pareil.

Inhumation : théorie

Ces cadavres étaient-ils ensuite inhumés ? C'est l'attitude qui était attendue de tout chrétien [77]. Al-Māwardī (m. 450/1058) revient sur celle que les chefs de guerre musulmans étaient censés adopter, dans un chapitre des *Aḥkām al-sulṭāniyya* où il traite des guerres contre les infidèles [78] :

« Il soustrait aux regards celui qu'il tue, mais n'est pas astreint de l'enterrer. En effet, l'Envoyé de Dieu – que la prière et la paix de Dieu soient sur lui – ordonna de jeter les cadavres [de la bataille] de Badr dans le puits (*al-qalīb* [79]).

[L'émir] ne peut faire brûler [les ennemis], qu'ils soient vivants ou morts : on rapporte que le Prophète – que la prière et la paix de Dieu soient sur lui – dit : "Ne faites pas subir aux créatures de Dieu le supplice de Dieu". Certes, Abū Bakr fit brûler un groupe d'apostats, mais peut-être cet acte incombait-il à lui seul, et n'avait-il pas été informé de ce dict ?

Le musulman qui meurt en martyr est enveloppé et enterré dans les vêtements mêmes qu'il portait lorsqu'il avait été tué, sans avoir été lavé et sans qu'on ait prié pour lui. Le Prophète – que la prière et la paix de Dieu soient sur lui – dit, à propos des martyrs [tombés lors de la bataille] d'Uḥud : "Enveloppez-les dans leurs blessures et lors du jugement dernier, ils seront ressuscités et le sang jaillira de leurs veines du cou ; leur couleur sera couleur de sang, leur odeur sera celle du musc" [80].

77. Sur la gestion des cadavres dans la tradition chrétienne, voir Treffort, *L'Église carolingienne et la mort* ; Vauchez, « Le cadavre », p. 1-10 ; Lauwers, *Naissance du cimetière*.

78. Al-Māwardī, *al-Aḥkām*, p. 53-54. Cf. traduction Fagnan, p. 106-107.

79. Sur le terme, parfois traduit par « fosse », ou « fosse commune », voir le *Lisān al-ʿarab* s.v. *QLB*. Sur l'événement, voir Ibn Hišām, *Sīra* I, p. 638-641 ; al-Wāqidī, *Maġāzī* I, p. 51, qui identifie la source du puits (« *wa-l-qalīb bi'r bi-aṣl al-Ẓarīf, wa-l-Ẓarīf ǧabal ṣaġīr* ») et décrit les événements ; Ibn Ḥağar, *Fatḥ al-bārī* VI, p. 283 ; VII, p. 301-302.

80. Hadith transmis par les traditionnistes sous différentes formes. Voir par exemple *Musnad al-Imām Aḥmad* XXXIX, p. 64, nº 23659 ; *Musnad al-Barāz* XIV, p. 232, nº 7798 (avec commentaire) ; *al-Sunan al-kubrā* d'Abū Bakr al-Bayhaqī, t. IV, p. 15, nº 6795. Selon un autre hadith, le Prophète aurait ordonné que les cadavres, qui avaient été transportés à Médine, fussent ramenés sur le lieu où ils avaient été tués (*ilā maṣāriʿihim*) : *Musnad al-Imām Aḥmad b. Ḥanbal* XXII, p. 208, nº 14305 et note 1 (références à al-Ḥumaydī, Ibn Māǧah, al-Nisāʾī, etc.).

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il leur fit cela pour les honorer et mettre en œuvre le précepte qui régit la vie [des martyrs]. Dieu Très Haut a dit : "Ne croyez pas que ceux qui sont tués [en combattant] sur le chemin de Dieu soient morts. Au contraire, ils sont vivants, auprès de leur Seigneur, bien pourvus" (Coran III, 169 [81].) Il y a deux interprétations [de ce verset]. Selon l'une d'elles, ils seront vivants au paradis, après leur résurrection, mais ils n'étaient pas vivants ici-bas. Selon la seconde [interprétation], qui est celle de la majorité, ils restent vivants après avoir été tués ; elle repose sur le sens littéral du texte (*ẓāhir al-naṣṣ*), et distingue ces morts de ceux qui ne sont pas décrits comme vivants. »

Deux types de cadavres sont distingués dans cet extrait : ceux des combattants infidèles et ceux des musulmans morts « sur le chemin de Dieu » [82]. À ses yeux, enterrer les cadavres de l'ennemi vaincu ne s'imposait pas. En revanche, ils devaient être « soustraits aux regards ». L'attitude de Muḥammad, qui avait fait jeter les cadavres de ses adversaires dans un puits, lors de la bataille de Badr (2/624), était un exemple à suivre. Cette invitation à se débarrasser des cadavres de l'ennemi, à laquelle d'autres auteurs arabes font référence [83], peut être diversement interprétée. Elle peut simplement renvoyer à la nécessité, pour tout chef de guerre, d'éviter que des cadavres ne pourrissent sur le champ de bataille, car on pensait que leur putréfaction corrompait l'air et pouvait déclencher des épidémies [84]. Elle peut être aussi vue comme une incitation à la violence la plus extrême. Plusieurs versets coraniques et hadiths préconisaient d'ailleurs une telle violence à l'encontre de l'ennemi en religion. Mais d'autres versets coraniques et hadiths, qui furent tout autant glosés par les juristes que les précédents, invitent au contraire à la clémence [85]. Certains proclament l'inviolabilité de tous les cadavres [86], qui ne devaient être ni mutilés, ni brûlés, ni même transportés et exhibés en trophées [87]. D'autres affirment que Muḥammad prenait soin de faire inhumer tous les morts, qu'ils soient musulmans ou non [88].

Dans tous les cas, l'essentiel était d'inhumer les combattants musulmans, rapidement et la tête du côté de la *qibla* [89]. Ceux qui avaient fait le (mauvais) choix de la rébellion devaient

81. Ce verset de la sourate *Āl ʿImrān* se retrouve, sous une forme légèrement différente, dans la sourate *al-Baqara* (II, 154).

82. Sur la martyrologie islamique, voir al-Suyūṭī, *Abwāb*, p. 33-88 ; Cook, *Understanding Jihad*, p. 26-31 ;*Martyrdom in Islam*.

83. En particulier Ibn Ḥaǧar, qui s'étend assez longuement dans le *Fatḥ al-bārī* VI, p. 283.

84. Zouache, « Épidémies » (avec une bibliographie à jour).

85. Le curseur diffère selon les écoles juridiques mais aussi au fil du temps. Cette question, qui mériterait une étude approfondie, dans la longue durée, est rapidement abordée dans Khadduri, *War and Peace*, p. 105-107 ; Zouache, « Têtes en guerre » (à propos de la mutilation) ; Abou el-Fadl, « The Rules of Killing at War », p. 144-146 ; al-Dawoody, *War in Islamic Law*, p. 201.

86. Voir par exemple Mālik Ibn Anas, *Muwaṭṭāʾ* I, p. 238, nº 45 ; Ibn Qayyim, *Ǧāmiʿ al-fiqh* III, p. 506 et note 5.

87. Al-Saraḫsī, *al-Mabsūṭ* XVI, p. 38-39.

88. Al-Ṣāliḥī al-Šāmī, *Subul al-hadā* IV, p. 85, à propos des *maġāzī*, d'après al-Dāraqṭanī. Cf. aussi son récit (différent de celui des autres traditionnistes) de l'affaire d'*al-qalīb*. Autres références dans al-Dawoodi, *War in Islamic Law*, p. 230/*Islamic Law of War*, p. 121.

89. Ibn Qudāma, *Muġnī* III, p. 467. Sur les rites funéraires islamiques, qui firent l'objet au Moyen Âge d'une vaste littérature (notamment les *kutub al-ǧanāʾiz*), voir Ragheb, « Faux morts » ; « Structure de la tombe » ;

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

être enterrés – mais les juristes ne s'accordent pas, sur ce point comme sur bien d'autres [90]. Parmi tous ces morts, les martyrs font l'objet des plus amples développements dans les sources juridiques. Était-on susceptible d'obtenir ce statut privilégié même lorsque l'on combattait contre des rebelles ? Chiites et Kharidjites répondaient à cette question par l'affirmative ; les théologiens sunnites étaient plus partagés [91]. Le sacrifice du martyr valait-il systématiquement purification ? Ne devait-on pas au moins faire réciter la prière des morts sur son cadavre ? Les Hanafites étaient les seuls à l'affirmer [92]. Ne pouvait-on, dans certains cas, laver ce corps ensanglanté ? Oui, répondaient Mālik b. Anas (m. 176/796) ou Aḥmad Ibn Ḥanbal (m. 241/855), qui distinguaient le martyr mort sur le champ de bataille et celui qui, ayant survécu malgré ses blessures, avait été transporté mais sans pouvoir être sauvé. Son cadavre devait être traité comme celui des autres musulmans [93] :

> « Quant à ceux qui sont transportés après avoir survécu selon la volonté divine, eh bien, on les lave, et on prie sur eux, comme cela fut fait pour ʿUmar Ibn al-Ḫaṭṭāb. »

Les divergences, parmi les juristes, s'expliquent probablement par la diversité des solutions apportées par Muḥammad et ses premiers successeurs aux problèmes posés par la gestion des cadavres des combattants musulmans [94]. Certains avaient été lavés, d'autres honorés par des prières, d'autres transportés, d'autres encore enterrés sur le champ de bataille, habillés et ensanglantés. En tout état de cause, leurs écrits témoignent d'une prise en compte du caractère exceptionnel de la guerre, qui rompait l'ordre établi. Nombre de cadavres, manque de temps, crainte d'un retour de l'ennemi, difficulté de distinguer le cadavre du musulman de celui de l'infidèle [95] : les contraintes étaient trop nombreuses pour qu'on pût mettre en œuvre des rites

Halevi, *Muḥammad's Grave*. Sur l'inhumation du martyr : Morabia, *Ǧihād*, p. 251-253 ; Cook, *Martyrdom in Islam*, p. 10, 25, 43 et *passim*.

90. Voir par exemple Ibn Qudāma, *Muġnī* III, p. 474-475, où les positions des différents *maḏhab-s* sont résumées. L'auteur, hanbalite, se prononce ensuite conformément à son *maḏhab*.

91. Bonner, *Jihad*, p. 76-77.

92. Morabia, *Ǧihād*, p. 253 et note 633, p. 475.

93. Mālik b. Anas, *al-Muwaṭṭāʿ* II, p. 459, nº 37. Voir les commentaires d'Ibn Qudāma, *Muġnī* III, p. 467 et surtout p. 472-474, où il revient longuement sur les situations qui imposaient de laver le corps du défunt et de prier sur lui. Par exemple, selon Mālik, le défunt devait être lavé « s'il a mangé, ou bu, ou s'il est resté [vivant] deux ou trois jours » ; les Hanafites disent « à peu près » la même chose. Selon Aḥmad b. Ḥanbal, « s'il parle, ou mange, ou boit, on prie sur lui ». Aḥmad b. Ḥanbal se serait même interrogé sur l'homme blessé resté une journée entière sur le champ de bataille, puis décédé pendant la nuit. Il aurait conclu qu'il fallait réciter la prière des morts sur sa dépouille. Noter qu'Ibn Qudāma s'étend aussi sur les victimes collatérales.

94. Pour Ibn Qudāma (*Muġnī* III, p. 476-477), les autres types de martyrs (noyés, etc.) n'étaient pas concernés par l'exception accordée aux martyrs morts sur le champ de bataille : ils devaient être lavés et on priait sur leur corps. Il considère que cette règle faisait l'unanimité parmi les juristes, qui ne s'opposaient que sur le cas de la mort d'une femme faisant suite à une hémorragie post-natale.

95. D'où la demande préalable, rapportée par Abū Ḥanīfa (*Musnad al-Imām Aḥmad* III, p. 475), de ceux qui participèrent à la bataille du chameau (35/656) :

إنَّا مُستشهَدون غداً فلا تَنزِعوا عنَّا ثوباً ولا تَغسِلوا عنَّا دماً. ولأنَّه شَهيد المَعركة أشْبَهَ قَتيل الكُفّار. وهذا قوْل أبي حنيفة.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

funéraires ordinaires[96]. Progressivement on dut prendre acte de ces réalités. L'exception – l'enterrement à la va-vite sur le champ de bataille – devint une norme, pour des combattants musulmans dont on fit peu à peu des martyrs[97].

Ce lien étroit avec la réalité guerrière explique aussi que l'on conseilla de dépouiller le martyr de son équipement, après sa mort : il pouvait encore servir, et il fallait éviter que l'ennemi s'en saisît[98]. On envisagea aussi sans difficulté l'inhumation collective, non sans préciser que la tombe individuelle devait avoir la faveur de tout musulman[99]. On se pencha même sur l'enterrement des hommes désarmés. On discuta, enfin, du statut du corps démembré. Que faire, se demande par exemple al-Šāfiʿī (m. 204/820)[100],

> « si on ne retrouve qu'une partie du corps [?] On prie sur ce qu'on en retrouve, *ʿalā mā wuǧida minhu*, et on lave ces membres, *ʿaḍw*. On nous a informé qu'Abū ʿUbayda pria sur des têtes. Certains de nos compagnons ont dit, d'après Ṯawr b. Zayd et Ḫālid b. Maʿdān : "Abū ʿUbayda pria sur des têtes."
>
> Il m'a été rapporté qu'un oiseau largua une main dans La Mecque, lors de la bataille du chameau (35/656). Ils la reconnurent grâce à l'anneau [qu'elle portait], la lavèrent et prièrent sur elle.
>
> Certaines personnes disent : on prie sur le tronc qui est divisé, mais non sur une tête ou sur une main ».

Puis al-Šāfiʿī de s'interroger sur la pertinence d'une telle affirmation et sur la hiérarchie à établir entre les différentes parties du corps, la partie supérieure l'emportant de loin sur la partie inférieure. À ses yeux, la tête était « le lieu de l'audition, de la vue, de la parole, et le soutien du tronc », tronc qui devait son importance au fait qu'il renfermait le siège de l'âme (*al-rūḥ*).

Inhumation : la pratique

Le cadavre des coreligionnaires

De telles interrogations étaient-elles connues des guerriers – ou du moins de leurs chefs ? Peut-être, mais les historiographes arabes, qui l'étaient certainement, n'en disent rien. À dire vrai, ils s'intéressent assez peu à l'inhumation de leurs coreligionnaires morts pendant des combats.

96. La même question se posa pour toute inhumation exceptionnelle. Pour L. Halevi, *Muhammad Grave*, les rituels funéraires islamiques furent pensés pour des urbains.
97. La législation sur les martyrs fut très probablement élaborée à l'époque abbasside (communication privée de Mohamed Hocine Benkheira, que je remercie pour ses informations). Morabia, *Ǧihād*, p. 253, considère que la « nécessité du moment » (enterrer rapidement ses morts) devint article de foi. Il fait référence à al-Šāfiʿī (voir *Umm* II, p. 596-600), qui semble effectivement aller dans le sens d'une adaptation du *fiqh* à la réalité.
98. *Al-Šāfiʿī, Umm* II, p. 596-600 ; Ibn Qudāma, *Muġnī* III, p. 471 (avec commentaire) ; *ʿUmda*, p. 48.
99. Mālik b. Anas, *Muwaṭṭāʾ* ; Šāfiʿī, *Umm* II, p. 596-598 ; Ibn Ḥaǧar, *Fatḥ al-bārī* III, p. 211 ; al-Ṣāliḥī, *Subul al-hadā* IV, p. 225. Les fosses communes étaient courantes, lorsque l'épidémie faisait des ravages. Cf. par exemple Michel le Syrien, *Chronique* III, p. 110 (peste à Ramla, IIIe/IXe siècle) ; Morabia, *Ǧihād*, p. 253 et note 635 ; Halevi, 2013.
100. Al-Šāfiʿī, *Umm* II, p. 601.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ʿImād al-Dīn livre des informations précieuses, dans le récit d'un affrontement qui opposa les Francs et les musulmans, entre Tyr et Ṣaydāʾ, en ǧumādā I 585/juillet 1189 [101] :

« [ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī] raconte ensuite la bataille de l'embuscade. Il dit : Il y avait, parmi les musulmans, quatre émirs bédouins. Ils chargèrent [l'ennemi] à bride abattue, conformément à la demande du sultan [Saladin], afin de le diriger vers l'embuscade. Mais ils s'engagèrent dans le fond du *wādī*, alors que le chemin [qu'ils auraient dû emprunter] se trouvait sur la crête : ils n'avaient aucune expérience de ce terrain. Ayant compris qu'ils s'étaient égarés, les Francs les prirent en chasse, et les assaillirent jusqu'à un défilé. Comme ils étaient trop fiers pour prendre la fuite, les bédouins moururent en martyrs.

Il dit : Un *mamlūk* du sultan, nommé Aybak al-Sāqī, était avec eux. Il fit retraite vers un rocher, derrière lequel il se retrancha. Il vida son carquois, et tira ses flèches sur [les Francs], qui ne pouvaient avoir accès à lui, du fait qu'ils se trouvaient à cheval. Alors ils tirèrent sur lui à l'arbalète (*zanbūrak*), jusqu'à ce qu'il fût criblé de blessures, et ils pensèrent qu'il était mort.

La nouvelle [de la défaite] parvint aux musulmans. Ils arrivèrent enfin auprès d'eux. Ils s'occupèrent des martyrs (*šuhadāʾ*), qu'ils enterrèrent. Puis ils se rendirent auprès d'Aybak, et constatèrent qu'il respirait encore. Dès lors, ils le transportèrent au camp, non sans être persuadés qu'il ne pourrait échapper au trépas. Mais l'heure de sa mort n'était pas arrivée : Dieu lui fit la grâce de son salut. ».

Les mentions d'un tel enterrement d'urgence sont plutôt rares dans les sources narratives arabes, même si l'ordre d'un chef de guerre de faire enterrer ses hommes à la suite d'un affrontement y est parfois rapporté [102]. Les historiographes décrivent aussi des hommes allant et venant sur le champ de bataille, afin de reconnaître le cadavre d'un ou de plusieurs guerriers de renom [103]. Les défunts étaient ensuite soit transportés jusqu'au campement, soit enterrés sur place [104]. Ibn al-Qalānisī (m. 555/1160) évoque aussi les sépultures des combattants chrétiens morts devant Damas, pendant la deuxième croisade [105] :

« On trouva, dans les restes de leurs camps et le long des chemins, des sépultures pour leurs morts et leurs chevaux somptueux en si grand nombre, que la pestilence des cadavres (*ǧīf*) faisait presque tomber les oiseaux du ciel. »

101. ʿImād al-Dīn *apud* Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 77. Selon ʿImād al-Dīn, Aybak aurait survécu à ses blessures ; Bahā al-Dīn Ibn Šaddād, qui dit que le combat s'acheva à l'épée, raconte pourtant sa mort : *Nawādir*, p. 156-157 ; Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 75-76. Voir aussi Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* X, p. 68-69, qui ne s'intéresse qu'au corps du *mamlūk*, et ignore les autres cadavres. Selon lui, les musulmans ne se rendirent que le lendemain sur le lieu de l'affrontement.

102. Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 97, d'après ʿImād al-Dīn.

103. Ibn al-ʿAdīm, *Buġya* I, p. 504 ; II, p. 931, X, p. 3598 (« lorsque la guerre se tut et que l'on eut enterré les morts… »). Cf. aussi ci-dessous, les quelques lignes consacrées à Kītbuġā.

104. Exemples : al-Maqrīzī, *Ittiʿāẓ* II, p. 63 (début v^e^/xie s.) ; Ibn Šaddād, *Nawādir*, p. 169 (enterrement d'un mamelouk de Saladin) ; Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 82.

105. Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl*, p. 477.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Moins avares en détails que leurs pairs arabes, les chroniqueurs latins font quant à eux régulièrement état de l'attention accordée par les combattants musulmans ou chrétiens aux cadavres de leurs compagnons. L'auteur anonyme des *Gesta francorum* décrit par exemple des *Turci* sortant d'Antioche, en mars 1098, afin de rassembler et ensevelir tous les cadavres qu'ils purent trouver[106]. Une telle attitude est plus régulièrement encore prêtée aux *milites christi*, qui n'hésitaient pas, si nécessaire, à négocier la restitution de leurs cadavres avec leurs ennemis, en particulier celui de guerriers de haut rang[107].

Mais s'acquitter de son devoir de chrétien était une chose ; le faire avec autant d'entrain, de simplicité et de dévotion que Saint Louis, en était une autre. En effet, en juin 1254, à Ṣaydā', le roi croisé fit montre de l'exemplarité qui seyait au roi saint et martyr dépeint par Joinville (m. 1317) dans *La vie de Saint Louis*[108]. La ville avait été assaillie par l'ennemi. Nombre de *crestiens* avaient péri. Terriblement marri, Saint Louis décida de refortifier la cité. Dès son arrivée il prit les choses en main. Il fit *enfouir les cors des crestiens que les Sarrazins avoient occis*. Lui-même se mit au travail : il *portoit les cors pourris et touz puans pour mettre en terre es fosses*[109]. Il faut dire que ces corps n'étaient pas des plus communs : ils appartenaient à des hommes morts au combat au nom de la foi, dont les historiographes latins avaient tendance à faire des martyrs[110].

Modèle de charité chrétienne, Saint Louis donnait l'exemple à ceux qui auraient été tentés de refuser de s'occuper du cadavre de leurs coreligionnaires. Au VIIe/XIIIe siècle, en terre d'islam, s'occuper de la dépouille des pauvres était aussi une marque de charité. Le sultan Baybars (m. 1277), qui fut peut-être le premier à financer leurs funérailles[111], est ainsi loué par ses biographes pour avoir mis en place le *waqf al-turaḥā'*, qui était « [destiné au] lavage des [corps des] musulmans pauvres, à leur ensevelissement et à leur enterrement »[112].

Mais de l'intention à la réalisation, il y avait un pas que l'on n'était pas toujours en situation de franchir. Ainsi, pendant la deuxième croisade, Eudes de Deuil décrit une réalité plus sordide, peuplée de cadavres de Francs laissés sans sépultures par leurs compagnons[113]. De même, Mathieu Paris évoque des croisés risquant certes leur vie, le 31 juillet 1219, pour

106. *Gesta francorum*, p. 94.

107. Foucher de Chartres, *Historia* (Recueil), p. 336 ; Albert d'Aix, *Historia*, II. 43, p. 136 ; Eudes de Deuil, *De profectione Ludovici VII*, L. III, V. Après une bataille devant Acre, Saladin permet aux Francs d'aller « voir » les cadavres de leurs morts, qui étaient entrés en putréfaction : ʿImād al-Dīn dans Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 147. Cf. aussi p. 184 (forte somme livrée par les Francs contre un *fāris kabīr*, mais il semble qu'ils ne savaient pas qu'il avait été tué, avant de la payer), p. 229 (cadavre d'un *muqaddam* franc rendu par Saladin, mais on ne retrouve pas sa tête).

108. Voir sur ce point les analyses de Christopher Lucken, « L'évangile du roi joinville », p. 445-467.

109. Joinville, *Vie de Saint Louis*, 582, p. 288.

110. Saint Louis aurait d'ailleurs déclaré : « N'ayez pas horreur de ces corps, car ce sont des martyrs qui se trouvent au ciel » : Flori, « Les héros changés en saints », p. 263, et Roch, « Saints guerriers », note 33, citant la *Biblioteca Sanctorum* (Rome, 1961-1970), col. 329.

111. C'est ce que soutient Adam Sabra, *Poverty and Charity*, p. 94.

112. Al-Maqrīzī, *Sulūk* II, p. 99 (long obituaire de Baybars).

113. Eudes de Deuil, *De profectione Ludovici VII*, L. III.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ramener leurs compagnons morts, mais n'étant pas moins contraints d'abandonner ceux d'entre eux qui étaient morts[114]. Ibn al-Aṯīr (m. 1230/1233) est plus cru encore, dans un passage du *Kāmil* où il se met lui-même en scène[115] :

> « Près d'une année après, je passai par le lieu où la bataille [de Ḥaṭṭīn] s'était déroulée. J'y vis la terre recouverte de leurs ossements. On les voyait de loin. Certains étaient amoncelés les uns sur les autres, les autres isolés. Cela sans compter ceux que les torrents avaient emportés et ceux que les bêtes avaient pris sur ces collines et dans ces vallées. »

Pour Ibn al-Aṯīr, ces ossements étaient probablement ceux des ennemis abandonnés sur le champ de bataille. L'extrait suivant du *Kitāb al-sulūk* d'al-Maqrīzī (m. 845/1442) montre que les nécessités de la guerre imposaient parfois au vainqueur de ne pas inhumer ses propres hommes. La bataille dont il est question est celle d'Abulustayn. Elle se déroula le 10 ou le 13 ḏū l-qaʿda 675/15 ou 18 avril 1277, et s'acheva par la victoire des Mamelouks sur les Mongols alliés aux Seldjoukides de Rūm[116] :

> « Alors le sultan marcha vers al-Bulustayn (*sic*), et passa sur le champ de bataille (*makān al-maʿraka*) afin d'y voir les ossements des Tatars qui étaient morts. Les habitants d'al-Bulustayn racontèrent qu'ils avaient compté 6 760 cadavres, puis qu'ils avaient cessé leur calcul. Le sultan ordonna alors de rassembler ceux de ses soldats qui étaient morts et de les enterrer, mais de laisser un petit nombre d'entre eux sans le faire[117]. Il voulait ainsi terroriser les Tatars, en leur montrant qu'eux avaient eu un grand nombre de tués, alors que [les morts] étaient peu nombreux dans son armée. Puis il s'en alla. »

Le cadavre des puissants

Les corps des soldats ainsi enterrés ou abandonnés entraient ensuite progressivement dans l'oubli, dont seul un chroniqueur pouvait les tirer. Il en allait parfois différemment du cadavre des guerriers de haut rang – des souverains, pour la plupart. Dans une certaine mesure, leur cadavre leur survivait. De nombreuses anecdotes, qui émanent de sources latines, les dotent d'une vie politique, dont leurs proches, leurs successeurs ou leurs ennemis entendaient tirer profit. Guillaume de Tyr raconte par exemple comment on honora le corps du prince Raymond II d'Antioche, après sa mort. Ce si grand homme, si versé dans les choses de la guerre (*vir magnanimus, rei militaris experientissimus*), fut tué lors de la bataille qui l'opposa à Nūr al-Dīn, à Inab, le 21 ṣafar 544/29 juin 1149. Même défaits, les Francs purent aller à la recherche

114. Mathieu Paris, *Chronica maiora* III, p. 48. L'affrontement, qui se déroula près de Damiette, est daté par l'éditeur.
115. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* X, p. 27.
116. Al-Maqrīzī, *Sulūk* II, p. 101. Voir aussi ʿIzz al-Dīn Ibn Šaddād, *Taʾrīḫ al-Malik al-Ẓāhir*, p. 169-181 ; al-Yūnīnī, *Ḏayl* III, p. 182-183.
117. *Stricto sensu* : « sans enterrement ».

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de son cadavre. Des cicatrices permirent de le reconnaître parmi les autres corps. Il fut rapporté à Antioche, et inhumé solennellement dans la cathédrale Saint-Pierre. Pourtant, sa main droite avait été coupée, de même que sa tête. Après avoir donné une forte récompense à l'homme qui la lui rapportait, Nūr al-Dīn l'envoya à Bagdad : quel autre trophée aurait pu aussi bien témoigner de son ardeur à lutter contre les ennemis de l'islam [118] ?

Sans pour autant être sacralisé, le cadavre des souverains et des émirs de haut rang musulman conservait aussi une « valeur politique » [119] après leur mort. On n'hésitait pas à différer leur inhumation quand ils mourraient loin de leurs terres. Le cadavre était alors transporté sur de très longues distances ; il arrivait même, comme dans le cas de Sukmān al-Quṭbī (ou al-Quṭubī' m. 504/1110-1111), qu'un ambitieux tentât de s'en emparer. Ibn al-Azraq al-Fāriqī (m. apr. 563/1168), qui conte cette tentative, rapporte aussi la ruse que ses proches mirent en œuvre. La veuve et le fils d'Īl-Ġāzī (m. 516/1122), qui craignaient que le *wālī* de Mayyāfāriqīn refusât de reconnaître leur pouvoir, mirent le cadavre du défunt sur un cheval et se présentèrent à l'entrée de la ville. Dupé, le *wālī* leur permit d'y entrer ; ils purent ainsi s'en rendre maîtres [120].

Comment ne pas mentionner, aussi, les funérailles soigneusement mises en scène des princes les plus puissants, qui étaient avant tout des guerriers ? Leur grandeur était alors célébrée avec émotion par ceux qui y assistaient [121]. Ceux qui, tels Qasīm al-Dawla Āq Sunqur (m. 487/1094), le père de Zangī (m. 541/1146), n'avaient pas eu droit aux égards dus à leur rang, pouvaient être déterrés, transportés et à nouveau inhumés. Le transfert du corps dans un lieu conforme au rang et/ou à la volonté d'un défunt pouvait donner lieu à des cérémonies grandioses. L'homme d'État mais aussi le guerrier d'exception étaient alors célébrés. Ainsi, selon al-Maqrīzī, lors de la cérémonie organisée pour le déplacement de la sépulture d'al-Malik al-Ṣāliḥ Naǧm al-Dīn Ayyūb (m. 647/1249), au Caire, en raǧab 648/octobre 1250 « tous les soldats étaient vêtus de blanc, et les *mamlūk*-s avaient coupé leurs cheveux ». Ses étendards (*sanāǧiq*), son coffre, son arc et son carquois avaient été placés près du tombeau [122].

118. Guillaume de Tyr, *Chronicon*, 14.1. Identifier le corps d'un ennemi puissant était fondamental, pour qui souhaitait attester sa victoire. Après sa victoire à ʿAyn Ǧālūt, en 658/1260, le vainqueur, al-Muẓaffar Quṭuz, demanda au fils de Kītbuġā, qui commandait l'armée mongole et avait été tué, d'errer sur le champ de bataille afin de reconnaître son père parmi les morts. On lui présenta de nombreuses têtes, sans succès. Enfin, il reconnut celle de son géniteur : al-Yūnīnī, *Ḏayl* II, p. 36 ; al-Ṣafadī, *Wāfī* XXIV, p. 240.

119. L'expression est de Nicolas Vatin, « Le corps du sultan ottoman ».

120. Ibn al-Azraq al-Fāriqī, *Ta'rīḫ* II, p. 475-476, qui ne dit pas si le cadavre avait été embaumé. L'éditrice d'Ibn al-Azraq, Carole Hillenbrand, affirme qu'une telle ruse était courante.

121. Tous les historiographes consacrent de longues pages à leurs cérémonies funèbres. Voir en particulier celles de Nūr al-Dīn (m. 569/1174), de Saladin (m. 589/1193), de Baybars (m. 675/1277) ou de Qalāwūn (m. 689/1290).

122. Al-Maqrīzī, *Sulūk* I, p. 465 ; Espéronnier, « Un regard du côté mamlouk », p. 183. On le déplaça de la citadelle de l'île d'al-Rawḍa au mausolée qui avait été construit à son intention à Bayn al-Qaṣrayn. Voir d'autres exemples de transfert de corps à l'époque mamelouke, dans Espéronnier, « Un regard du côté mamlouk », p. 184-185.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le cadavre de l'ennemi

Des corps qui ne comptent pas

Le cadavre de l'ennemi bénéficiait-il de tels égards ? Il est vrai qu'il pouvait être synonyme d'enrichissement, pour le vainqueur, qui veillait toujours à récupérer ses armes ou sa monture. Les témoignages sont nombreux, dans les chroniques, qui attestent une telle récupération [123]. Les juristes musulmans consacrent d'ailleurs de longs développements à la dépouille (*salab*) du combattant infidèle. Ils envisagent aussi sa restitution [124]. Les chroniqueurs décrivent parfois les négociations qui la précédaient. Ainsi, ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī révèle qu'à une occasion, Saladin refusa aux Francs de leur accorder une trêve, mais leur permit de ramasser les cadavres putrescents de leurs compagnons qui gisaient dans la plaine qui faisait face à Acre [125].

En revanche, les historiographes ne font qu'exceptionnellement mention d'une inhumation des cadavres de l'ennemi par les vainqueurs. Guillaume de Tyr affirme qu'après la prise de Jérusalem, en 492/1099, on fit enterrer par des Sarrasins et par des croisés pauvres une partie des soldats et des habitants de la ville qui avaient été tués, mais les chroniqueurs qui étaient présents ne disent rien de tel [126]. En effet, même lorsqu'ils ne se répandent pas en imprécations contre l'ennemi, les historiographes évoquent généralement des vainqueurs soit heureux du mauvais traitement infligé à la dépouille de celui-ci, soit indifférents. La phrase suivante d'Ibn al-Aṯīr (m. 630/1233) clôt le récit d'une bataille qui opposa, près de Bagdad, les troupes d'émirs qui avaient quitté le sultan seldjoukide Masʿūd (m. 547/1152) aux soldats stationnés dans la ville, assistés par la population [127] :

> « On ensevelit ceux que l'on connaissait ; ceux que l'on ne connaissait pas furent laissés traînant dans le désert ».

Ces cadavres demeuraient-ils à jamais sans sépulture ? Peut-être, lorsque un affrontement avait lieu loin de toute habitation. Mais dans la majorité des cas, les cadavres, réputés être vecteurs d'épidémie, devaient être ensevelis ou détruits. J'ai déjà évoqué le récit où Ibn al-Aṯīr évoque son passage près du champ de bataille de Ḥaṭṭīn, sans souligner qu'il fait écho à d'autres récits arabes plus stéréotypés encore, évoquant des cadavres d'ennemis laissés à la merci des bêtes sauvages, et des ossements « restés sur le sol pendant longtemps » [128]. Leurs auteurs

123. Zouache, « Armement », p. 279-283.
124. Les juristes considèrent généralement que la dépouille d'un individu doit revenir au soldat qui l'a tué ; celui-ci doit cependant obtenir l'accord du chef de l'armée avant de s'en saisir. La plupart désapprouvent la restitution contre une somme d'argent : Morabia, *Ǧihād*, p. 236-246 ; Marsham, 2013 ; Lokkegaard 1965 ; Gleave, 2004 ; Khadduri, *War and Peace*, p. 110-126 ; al-Dawoody, *Islamic Law of War*, p. 62-63, 109, 110.
125. ʿImād al-Dīn dans Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV. Version différente dans Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* X, p. 74.
126. Cf. en particulier les *Gesta francorum*, p. 206 ; Guillaume de Tyr, *Chronicon* VIII, 24, p. 417-418 (selon lui les pauvres furent rétribués).
127. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* IX, p. 162, an 543 H.
128. Abū Šāma, *Rawḍatayn* I, p. 118, à propos d'une victoire de Zangī (m. 1141/1146) à al-Aṯārib, en 524/1130.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

cherchaient probablement plus à symboliser la violence d'un combat qu'à transcrire la réalité. De même, les chroniqueurs latins de la croisade mettent régulièrement en scène des *peregrini* qui, en route vers Jérusalem, croisent des monceaux d'ossements appartenant à leurs prédécesseurs massacrés par les Turcs. Leurs récits permettaient de donner chair aux souffrances endurées par les *milites christi* et de célébrer la grandeur de leur entreprise [129].

Encore avait-on laissé ces cadavres pourrir en paix, ce qui n'était pas toujours le cas. En effet, les chroniqueurs arabes et latins font état de décapitations *post mortem*, d'exposition de têtes, de pendaison de cadavres le long des remparts, ou de projection de morceaux de corps dans le camp de l'adversaire [130]. On cherchait ainsi à altérer le moral de l'adversaire [131]. Mais les cadavres pouvaient aussi se muer en véritables armes défensives. Ce matériau pouvait ainsi servir de bouclier contre les flèches ou les carreaux d'arbalètes. On comptait aussi sur leur épaisseur pour combler un fossé et faciliter l'assaut. Bahā' al-Dīn Ibn Šaddād décrit la stratégie adoptée par les défenseurs d'Acre, en ǧumādā I 587/début juin 1191, pour se débarrasser des charognes et des cadavres entassés par les Francs [132] :

> « Leur pression sur la ville et leurs efforts pour combler le fossé étaient tels, qu'ils y jetaient leurs montures mortes et allaient même jusqu'à y jeter leurs propres morts. Lorsque l'un d'entre subissait une blessure mortelle et sans espoir, ils l'y jetaient [aussi] – c'est ce que des lettres de nos compagnons de la ville nous annonçaient sans cesse. Quant aux gens de la ville, ils s'étaient divisés en plusieurs corps : l'un qui descendait dans le fossé et découpait les cadavres et les montures qui y avaient été jetés, afin de faciliter leur transport ; un autre qui transportait [les morceaux] que les précédents avaient découpés et les jetait dans la mer ; un autre encore qui les protégeait et les défendait de manière à ce qu'ils puissent s'acquitter de leur tâche ; un autre enfin qui était occupé au service des machines de jet (*manǧanīqāt*) et gardait les remparts (*aswār*). Ils étaient gagnés par la fatigue et l'épuisement, et s'en plaignaient sans cesse. C'était une épreuve comme personne n'en avait jamais vécu et qu'aucun homme endurci ne pouvait endurer. Mais eux l'enduraient – « Dieu est avec les endurants" (Coran II, 249). »

Les Francs auraient donc utilisé les cadavres de leurs coreligionnaires, en sus de ceux des musulmans, auxquels Ibn Šaddād ne fait pas référence, sans doute à cause du traitement qui leur était réservé.

129. Exemples : Foucher de Chartres, *Historia* (Recueil), p. 322 (Étienne de Blois et Robert de Normandie, en mai 1097, observant, près de Nicomédie, les ossements des Croisés qui avaient été massacrés par les Turcs en octobre 1096) ; Raymond d'Aguilers, *Historia Francorum*, p. 240 (l'armée vient de quitter Dorylée et avance vers Antioche).

130. Guillaume de Tyr, *Chronicon* 17, 27, p. 799 : les défenseurs d'Ascalon pendirent des cadavres à des crocs et les exhibèrent le long des remparts, en insultant les assiégeants francs.

131. On menaçait d'ailleurs l'adversaire de jeter ses cadavres aux chiens, tel Karbūqā s'adressant à Pierre l'Ermite, pendant le siège d'Antioche, selon Raoul de Caen, *Gesta Tancredi*, chap. 82, p. 664.

132. Ibn Šaddād, *Nawādir*, p. 242-243. L'épisode ici relaté se déroule dans la première quinzaine de ǧumādā I 587/début juin 1191.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Destruction des cadavres et outrages

La guerre autorisait bien des pratiques violentes. La lutte contre un ennemi considéré comme très menaçant permettait aussi diverses pratiques de destruction des cadavres. Deux d'entre elles sont parfois mentionnées par les sources narratives : le jet dans un point d'eau (rivière, fleuve, lac, puits) et l'incinération.

Les chroniqueurs évoquent à plusieurs reprises le recours à la première de ces pratiques de destruction, dont nous avons vu qu'elle avait été mise en œuvre par le Prophète Muḥammad, lors de la bataille de Badr (2/624). Elle n'était pas forcément considérée comme transgressive par les théoriciens de la guerre. Ainsi, al-Harawī (m. 611/1215) conseille-t-il à Saladin, dans le *Kitāb al-taḏkira*, d'empoisonner les points d'eau que l'ennemi était susceptible d'utiliser en y déversant des cadavres et des charognes[133]. Selon Ibn al-Aṯīr, en 585/1189 Saladin aurait ordonné « que les cadavres [des ennemis] fussent jetés dans la rivière [Naʿmān, près d'Acre], où les Francs s'abreuvaient ». Fin ǧumādā II 586/juillet 1190, il donna à nouveau l'ordre de jeter les cadavres des chrétiens à l'eau, toujours à Acre, sans cette fois chercher à empoisonner un cours d'eau[134]. D'autres cas équivalents sont évoqués par les historiographes arabes, qui cependant suggèrent souvent que les soldats vaincus se jetaient volontairement à l'eau, ou y étaient précipités lors des combats, comme s'ils avaient voulu dégager les vainqueurs (toujours des musulmans) de leur responsabilité. Ainsi, Ibn al-Qalānisī rapporte qu'après la bataille d'al-Ṣinnabra (11 muḥarram 507/28 juin 1113), 2 000 Francs rougirent et corrompirent l'eau du lac de Tibériade. Comment ils y parvinrent, il ne le précise pas[135].

Mais bien plus que le lac de Tibériade, l'Euphrate était censé charrier des monceaux de cadavres, à la suite des batailles se déroulant près d'une de ses rives ou même en Syrie centrale. Les historiographes adoptent généralement le schéma narratif suivant : préparation de la bataille ; mouvement des armées ; affrontement ; fuite vers l'Est d'une partie des soldats de l'armée vaincue, qui sont poursuivis et massacrés ; certains trouvent la mort dans le désert, les autres finissent dans l'Euphrate. C'est par exemple ainsi que moururent les cavaliers mongols qui, après la bataille de Šaqḥab (šaʿbān 702/fin mars-début avril 1303), dans la plaine de Damas, avaient réussi à s'échapper[136].

Les récits d'incinération sont tout aussi stéréotypés. Albert d'Aix décrit ainsi la prise de Maʿarrat al-Nuʿmān, le 11 ou 12 décembre 1098[137] :

133. Al-Harawī, *Taḏkira*, p. 26.
134. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* X, p. 74 ; Ibn Šaddād, *Nawādir*, p. 176 ; Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 92. Cf. aussi ci-dessus, l'exemple de Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān (575/1179).
135. La bataille fut remportée par l'atabeg de Mossoul, Mawdūd : Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl*, p. 295 ; Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* VIII, p. 596 ; Ibn al-ʿAdīm, *Buġya* VIII, p. 3666 ; Sibṭ, *Mirʾāt* II (éd. al-Ġāmidī), p. 563 ; Ibn al-Furāt, *Taʾrīḫ* I, 57v°, 26r°. Autre exemple : Ibn al-Aṯīr, *Kāmil* X, p. 154.
136. Les sources arabes qui décrivent la bataille sont pléthoriques ; toutes évoquent la fuite et le massacre des Mongols. Voir notamment Baybars al-Manṣūrī, *Muḫṭār al-aḫbār*, p. 123-132 ; Abū al-Fidāʾ, *Muḫtaṣar* IV, p. 48-49 ; al-Ḏahabī, *ʿIbar* IV, p. 5-6 ; Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī, *Ibnāʾ al-ġamr* I, p. 391-392 ; Ibn Ḫaldūn, *Taʾrīḫ* V, p. 478-479 et index t. VIII, p. 671 et 727 ; Ibn al-Wardī, *Taʾrīḫ* II, p. 243-244 ; Ibn Kaṯīr, *Bidāya* XIV, p. 27-30.
137. Albert d'Aix, *Historia*, V. 30, p. 376. Voir aussi *Gesta francorum*, p. 174-177 ; Raymond d'Aguilers, *Historia Francorum*, p. 270 ; Foucher de Chartres, *Historia* (Recueil), p. 352.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« Les *milites* chrétiens […] poursuivirent ceux d'entre les Turcs qui fuyaient vers la citadelle, et les brûlèrent. »

Selon l'auteur des *Gesta francorum*, une fois Jérusalem conquise, en 1099, les Croisés mobilisèrent tous les *Sarraceni* qui avaient survécu, et leur donnèrent l'ordre de « traîner » les cadavres de leurs coreligionnaires devant les portes de la cité. Ils s'exécutèrent, et en firent « des tas, qui étaient quasiment [aussi hauts] que des maisons », auxquels on mit le feu[138]. Si nous en croyons Foucher de Chartres, les Francs agirent de la même façon en mai 1101, après s'être emparé de Césarée par la force[139]. Michel le Syrien affirme aussi qu'à la suite d'un combat entre les Francs et les musulmans, dans les années 1110, les premiers brûlèrent 3 000 de ces derniers, et qu'après le massacre des prisonniers musulmans ordonné par Richard Cœur de Lion, en 1191, ils furent « brûlés par le feu », mais son récit prête à doute, car les chroniqueurs arabes ne disent rien de tel[140]. Les mentions de crémation par des musulmans sont plus rares encore. Selon Ibn al-ʿAdīm, après la bataille de l'Ager sanguinis, en 513/1119, les corps des hommes de Roger d'Antioche auraient été brûlés par des villageois, et non par des soldats[141].

Ces deux pratiques de destruction, qui ne concernent pas les seuls combattants, ne sont signalées que dans un contexte de paroxysme, pendant des invasions ou des batailles entre des ennemis en religion. Même les chroniqueurs les plus exaltés, qui vouent volontiers aux gémonies les infidèles ou les païens, en proposent presque systématiquement une explication rationnelle. Dans le cas du jet des cadavres à l'eau, cette explication est parfois d'ordre militaire : empoisonner l'adversaire, l'empêcher de s'approvisionner en eau, le rendre malade. Mais la plupart du temps, l'explication est d'ordre sanitaire : jeter les cadavres à l'eau ou les brûler s'imposait parce qu'ils empestaient, que l'air devenait irrespirable et qu'ils étaient donc susceptibles de déclencher une épidémie. Tous les auteurs arabes et latins mettent en avant cette explication. Les seconds le font même à propos des bûchers de Jérusalem. En particulier, Guillaume de Tyr (m. 1184), dont le discours est beaucoup plus mesuré que celui des croisés-chroniqueurs (sur lesquels il s'appuie), insiste sur la nécessité de rendre la ville salubre, afin que les chrétiens puissent exprimer leur dévotion et reprendre une vie normale[142]. Les chroniqueurs de la première croisade, qui sont les plus outranciers et qui assument plus aisément les atrocités, mettent également en avant, concernant l'incinération, une explication d'ordre économique.

138. *Gesta francorum*, p. 206 ; Michel le Syrien, *Chronique* III, p. 185 (« Ils firent brûler les morts par le feu »). Les sources arabes ne parlent pas de cadavres brûlés ; les plus anciennes (tel al-ʿAẓīmī, *Taʾrīḫ Ḥalab*, p. 360) évoquent l'incendie de la synagogue de la ville ; Ibn Muyassar (m. 677/1278 ; *Aḫbār Miṣr*, p. 39), suivi par des historiographes égyptiens postérieurs comme Baybars al-Manṣūrī et al-Maqrīzī, parle de nombreux ouvrages brûlés, notamment des copies du Coran. Voir désormais Hirschler, « The Jerusalem Conquest ».
139. Foucher de Chartres, *Historia* (Recueil), p. 388-389. Césarée fut conquise par les Francs le 17 mai 1100, après quinze jours de siège.
140. Michel le Syrien, *Chronique* III, p. 217. 508/1114, et p. 408 ; Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 269 (d'après Ibn Šaddād puis ʿImād al-Dīn, qui déclare même avoir vu les cadavres des « martyrs » exécutés).
141. Ibn al-ʿAdīm, *Zubda*, p. 272.
142. Guillaume de Tyr, *Chronicon*, 8, 24, p. 418.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Selon eux, elle visait aussi à récupérer l'or et les objets précieux que les musulmans étaient censés avoir avalés.

Selon ces historiographes, à Antioche, en 1098, l'incinération fut précédée d'une éviscération des cadavres et/ou de leur découpe[143] :

> « Ils sciaient les cadavres, parce qu'on découvrait des besants cachés dans leur ventre. »

Déjà, en 1098, pendant le siège d'Antioche, les croisés auraient profané des tombes, puis déterré et décapité des Turcs, afin de les compter et de récupérer les objets qu'on avait ensevelis près d'eux[144] :

> « Des besants, des pièces d'or, des arcs, des flèches et autres objets que nous ne pouvons nommer. »

Il est difficile de ne pas lire les récits où de tels faits sont rapportés en lien avec celui que Flavius Josèphe consacre à la prise de Jérusalem par Titus, en 70 : il y raconte notamment que les Romains éventrèrent les Juifs pour récupérer l'argent qu'ils avaient avalé[145]. En revanche, nulle référence implicite au *De bello iudaico* ne semble pouvoir être identifiée dans les passages des chroniques arabes et latines où est évoquée la nécrophagie des croisés à Antioche et à Maʿarrat al-Nuʿmān, en 1098[146]. Les auteurs latins sont les plus prolixes. Ils l'attribuent aux *pauperes peregrini*, nommés *Tafurs* dans les chansons de geste, qui n'auraient pas visé spécifiquement les combattants. Un examen minutieux de leurs textes[147] montre d'une part qu'ils considéraient généralement que la famine poussait certains *peregrini* à manger la chair des musulmans[148], d'autre part que les chefs croisés cherchèrent à exploiter ce dépassement de la norme anthropologique dans le cadre d'une stratégie de la terreur alors commune : en faisant savoir à leurs ennemis que les Francs étaient prêts à les dévorer, ils espéraient les terroriser et ainsi réduire leur capacité de résistance[149]. Au VIIe/XIIIe siècle, les Mongols surent aussi tirer profit des rumeurs qui les décrivaient comme des hommes particulièrement sanguinaires et/ou des cannibales[150].

143. *Gesta francorum*, p. 206.
144. Les cadavres sont ensuite traînés, et leur tête arrachée, ce qui permet de les compter. Noter que c'est sur ce dernier point qu'insiste Guillaume de Tyr, qui gomme les outrances verbales de ses sources.
145. Flavius Josèphe, *De bello iudaico*, Liv. V, XIII, 4. 5. Rappelons aussi qu'au XIIIe siècle, l'évêque de Tolède, Pedro Pascual, propose l'étymologie suivante du mot Moro : « Terme de mépris, qui veut dire "chieur d'or" », car les Moros ont l'habitude d'avaler l'or dont ils craignent qu'il leur soit volé, et de le rejeter par le pire des endroits » : cité dans Tolan, *L'Europe latine*, p. 136.
146. Voir les références aux sources latines et arabes dans Zouache, *Armées et combats*, p. 519-520.
147. Le plus riche est la *Chanson d'Antioche* (index, s.v. Tafurs). Parmi les études consacrées au cannibalisme des croisés, voir Sumberg, « The Tafurs » ; Rouche, « Cannibalisme sacré » (1979, discutable mais stimulant).
148. Ibn Taġrībirdī (cité dans Zouache, *Armées et combats*, p. 519-520) écrit, au IXe/XVe siècle, que la faim et l'absence de nourriture les fit « manger des morts ».
149. Flori, *La première croisade*, note 7 p. 252, préfère ne retenir que la famine.
150. Jackson, *The Mongols*, p. 149-150. Sur le cannibalisme des Mongols dans les sources latines, voir Baraz, *Medieval Cruelty*, p. 95-101.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais ces narrations de faits peut-être imaginaires participaient aussi d'une rhétorique du dénigrement et de la haine très prégnante dans la plupart des sources latines du XIIe siècle, et décisive dans la construction de la figure de l'ennemi[151], cet Autre tout à la fois admiré et redouté, dans le miroir duquel « on pouvait se reconnaître tout en s'en distinguant »[152]. Cette rhétorique, qui est aussi présente dans des textes rédigés au XIIIe siècle par des clercs comme Jacques de Vitry[153], y prend différentes formes. L'imprécation s'y mêle à la diabolisation et à l'animalisation de l'ennemi, qui légitiment les atrocités dirigées contre son corps vivant ou mort[154]. L'outrage faite à la chair vivante ou à celle, putride, des cadavres, semble y incarner la victoire de la chrétienté sur la païennie.

Dans une certaine mesure, une telle rhétorique peut aussi être repérée dans certaines chroniques arabes. Elle vise alors tout autant les croisés/Francs que les Mongols – soit l'Autre vu comme le plus dangereux pour l'islam et les musulmans. Usāma Ibn Munqiḏ lui-même, qui admirait les Francs, les diabolise et les « bestialise », selon l'expression de Paul Cobb[155]. Dans ses récits les plus violemment anti-Croisés/Francs, ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī les assimile aussi volontiers à des animaux, notamment à des porcs[156], parmi lesquels des musulmans auraient jeté des « corps mutilés de chrétiens pour les outrager », à Jaffa, pendant la troisième croisade[157].

Indisposé par leur puanteur, Richard Cœur de Lion dut quitter Jaffa. La scène est un thème récurrent, dans les sources narratives médiévales arabes comme latines. Nombre de souverains ou d'armées y sont obligés de quitter leur campement ou le champ de bataille à cause de l'odeur malfaisante dégagée par les cadavres de l'ennemi. Plus généralement, l'attention olfactive au putride est si récurrente, dans ces sources, qu'elle ne peut qu'interpeller le lecteur. Sans doute renvoie-t-elle à une réalité : les corps (tous, pas seulement ceux des ennemis) en décomposition étaient malodorants et perçus comme dangereux car potentiellement porteurs de maladie. Peut-être traduisait-elle l'angoisse que la vue de si nombreux cadavres ne pouvait que provoquer, même parmi des hommes qui côtoyaient si souvent la mort[158]. Enfin, c'était peut-être

151. Dans une certaine mesure, Albert d'Aix (*Historia*) fait exception. C'est plus clairement le cas, à mon sens, de Guillaume de Tyr, qui connaissait bien les adversaires des croisés/Francs.

152. Kilani, « Le cannibalisme. Une catégorie bonne à penser », p. 41. Cette rhétorique n'interdisait pas, par ailleurs, d'attribuer des qualités à l'ennemi.

153. Voir son *Historia orientalis*, ses *Lettres* ou les nos 37 et 38 des *Sermones vulgares* traduits par Nicholson, « Jacques de Vitry : Sermons to a Military Order ». Cf. aussi Donnadieu, « La représentation de l'islam dans l'*Historia orientalis* ».

154. Sur l'animalisation des *pagani* dans les textes latins, voir Leclercq, *Portraits croisés*, p. 10-11, 289-293 et *passim* ; Tolan, *L'Europe latine*, chap. II, III et VIII.

155. Dans la tradition des représentations négatives des Francs qui circulaient depuis l'époque abbasside : Cobb, « Hunting Crusaders », p. 63-67.

156. ʿImād al-Dīn, *al-Fatḥ*, trad. Massé, p. 172.

157. En 1192, selon Guillaume de Neubourg (m. *ca.* 1201), *Historia rerum anglorum*, cité dans Alamichel, « Merveilles et émerveillement », p. 29. Les porcs avaient été préalablement tués. Cf. aussi Ambroise, *Estoire*, p. 302 (v. 11270-11293).

158. Voir Corbin, *Le miasme et la jonquille*, stimulant quant à la corrélation entre le putride et l'angoisse.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

un marqueur de diabolisation, en particulier pour les auteurs arabes, pour qui l'odeur malfaisante des infidèles était associée à l'impureté et à l'enfer, par opposition à celle des martyrs, qui exhalaient le musc[159].

Conclusion

Les sources semblent parler d'une même voix. Toutes font de l'expérience combattante une épreuve terrible. En l'absence d'archives militaires, il est difficile de confirmer ou d'infirmer l'idée, véhiculée par les historiographes ou par les artistes, selon laquelle la guerre était très meurtrière. Nous pouvons simplement affirmer qu'elle l'était inégalement. Tous les combats ne se valaient pas ; tous les hommes non plus. Les combattants bien équipés, qui bénéficiaient des efforts réalisés pour renforcer l'armement défensif, pouvaient espérer échapper le plus longtemps possible au sort que leur réservait la guerre. Quant aux autres, ils comptaient peu. L'inégalité sociale devant la mort est une constante de l'histoire de la guerre. Dans le Proche-Orient médiéval, la guerre était conçue et menée de manière à assurer au mieux l'enrichissement et la survie d'une classe dominante de guerriers peu nombreux, *fawāris* musulmans et mongols ou *milites* francs. Les autres combattants recevaient de plein fouet sa violence sans même, souvent, en obtenir de la reconnaissance. Bahā' al-Dīn Ibn Šaddād se laisse aller, en énumérant les pertes infligées aux musulmans par les Francs, lors d'un combat près d'Acre, en 587/1191, à distinguer les « bouviers et les [combattants] anonymes » de ceux, « connus », tous des émirs, auxquels il réserve le titre de martyr. Cent cinquante des premiers avaient trouvé la mort, deux ou trois des seconds[160].

A priori, les corps étaient tout aussi inégaux devant les coups. Mais les sources ne le disent que rarement. Le plus souvent, les corps y apparaissent indifférenciés, également sujets aux traumatismes psychologiques et/ou physiques. La peur, la tension nerveuse, l'épuisement mental et les accès de folie destructrice faisaient partie du quotidien des soldats. D'ailleurs, certains exprimaient parfois leur lassitude et exigeaient de se reposer, tels les guerriers de Saladin, dont les campagnes harassantes épuisaient même les plus aguerris. Mais les sources donnent plus encore accès aux traumatismes physiques. L'étude des squelettes de guerriers mis au jour au Proche-Orient confirme le témoignage des sources narratives et iconographiques : la guerre abîmait les corps. Sans pour autant toujours être mortels, les coups portaient. Pour tuer, on visait prioritairement les régions anatomiques les plus vulnérables car moins bien protégées, en particulier la tête et les membres.

Certes abîmés, les corps n'en apparaissent pas moins étonnamment résistants. Les polytraumatismes semblent avoir été courants. Certains étaient consécutifs à un acharnement sur le corps de l'ennemi. Les chroniqueurs évoquent souvent des guerriers enragés et déchaînés, massacrant à l'envi. En particulier, la fuite et la conquête d'une place forte paraissent avoir stimulé les déchaînements de violence. Même les cadavres pouvaient être outragés. Comment s'en étonner ? Le corps mort comme vivant de l'ennemi était vu comme un support de violence, sur lequel il était d'autant plus aisé de se déchaîner lorsque c'était celui

159. Cf. al-Dimašqī (m. 795/1392-1393), *al-Taḫwīf min al-nār*, p. 63-64, et note 32 p. 64.
160. Abū Šāma, *Rawḍatayn* IV, p. 240.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'un homme dont on avait maintes fois entendu qu'il n'avait rien d'humain. À cet égard, les comportements des combattants chrétiens, musulmans ou mongols ne semblent pas avoir fondamentalement divergé, même si certains croisés, persuadés de lutter contre les séides de l'Antéchrist, dépassèrent des limites que leurs adversaires musulmans ne franchirent pas. Réels ou imaginaires, ces comportements dénotent un abaissement du seuil de tolérance face à la violence corporelle, dans un contexte de guerre. Les historiographes qui les rapportent les légitimaient et/ou les appelaient de leurs vœux. Certains actes visaient la destruction de l'ennemi ; d'autres, moins nombreux, relevaient de la cruauté : il s'agissait de nier son humanité.

De tels comportements, qui ne semblent pas avoir été très fréquents, ne doivent pas en occulter d'autres, plus respectueux des normes édictées par les hommes de religion, dont les tentatives de régulation de la violence guerrière paraissent au moins partiellement avoir été suivies d'effet. On permettait parfois à l'adversaire d'ensevelir ses cadavres. On inhumait généralement ses pairs, fût-ce sous la forme d'une sépulture d'urgence qu'imposait la situation de combat. C'est que, pour les musulmans comme pour les chrétiens, le cadavre des guerriers était tout aussi dual que celui des autres hommes : matière putride, puante et répugnante, il n'en méritait pas moins d'être enterré, voire honoré lorsque c'était celui d'un puissant ou d'un homme considéré comme « vénérable » [160]. Le guerrier était un homme comme un autre, ponctuellement plongé dans une situation d'exception, le combat. Les autres hommes en tenaient compte. Ainsi, dès les premiers siècles de l'islam, les juristes musulmans avaient-ils dû adapter les rites funéraires musulmans. Comme souvent, la guerre avait imposé ses normes.

Bibliographie

Instruments de travail

*EI*² = *The Encyclopaedia of Islam*, 2nd Edition, Brill, Leyde, 1960-2005.

*EI*³ = *Encyclopaedia of Islam Online*, 3rd Edition, Brill, Leyde, 2007.

Halevi, Leor, *EI*³, 2013, *s.v.*, « Funerary practices », http://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopaedia-of-islam-3/funerary-practices-COM_27205

Marsham, Andrew, *EI*³, 2013, *s.v.*, « Fay' », http://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopaedia-of-islam-3/fay-COM_27054

Biblija.net – la Bible sur Internet. [en ligne], URL : http://www.biblija.net/help.fr/basic.fr.php

– LS : Louis Segond, rev. 1910.

– VUL : Vulgate (Bible latine), IVe-Ve siècle. Édition du texte critique.

– VLC : Vulgata Clementina, 1592.

168. Le Goff, Truong, *Une histoire du corps au Moyen Âge*, p. 13. Cf. aussi p. 135-138.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Sources

Abū al-Fidā', *al-Muḫtaṣar fī ta'rīḫ al-bašar*, éd. al-Maṭbaʿa al-Ḥusayniyya al-Miṣriyya, Le Caire, 4 vol.

Abū Firās al-Ḥamdānī, *Dīwān*, Sāmī al-Dahhān (éd.), Ifead, Damas, 1944, 3 vol. ; Muḥammad al-Tūnǧī (éd.), Damas, 1987.

—, *Rūmiyyāt*, Maḥmūd Ibrāhīm (éd.), Bagdad, 1988.

Abū Šama, *ʿUyūn al-rawḍatayn fī aḫbār al-dawlatayn al-nūriyya wa-l-ṣalāḥiyya*, Ibrāhīm al-Zaybaq (éd.), Mu'assasat risāla, 1997, 5 vol.

Adomnàn (Adamanus Hiiensis Abbas), *De locis sanctis ex relatione Arculfi Galli Episcopi, in Itinera hierosolymitana saeculi IIII-VIII. Recensuit et commentario critico instruxit Paulus Geyer*, F. Tempsky et G. Freytag (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum vol. XXXVIII), Prague-Vienne-Leipzig, 1898, p. 219-297 ; Jacques-Paul Migne (éd.), Patrologia Latina 88, Paris, 1850, p. 779-814.

Albert d'Aix, *Historia Ierosolimitana*, Suzan B. Edgington (éd.), Clarendon Press, Oxford, 2007.

Ambroise, *Estoire de la guerre sainte. Histoire en vers de la troisième croisade, 1190-1192*, Gaston Paris (éd.), Imprimerie Nationale, Paris, 1897.

Anonyme syriaque, *Chronique*, A.S. Tritton (trad.) (annotation Hamilton A.R. Gibb), « The First and Second Crusades from an Anonymous Syriac Chronicle », *JRAS* 2, 1933, p. 69-101 et 273-305 ; Jean-Baptiste Chabot (trad. partielle), « Un épisode de l'histoire des croisades » in *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, Paul Geuthner, Paris, vol. I, 1924, p. 169-179.

al-Aqṣarā'ī (m. 749/1348), *Nihāyat al-su'l wa-l-umniyya fī taʿlīm aʿmāl al-furūsiyya*, Ḫālid Aḥmad al-Suwaydī (éd.), Dār Kinān li-l-Našr wa-l-Tawzīʿ, Damas, 2009.

Ayyūqī, *Varqe et Golšāh*, Topkapi Palace Library, Istanbul, ms. inv. Hazine 481 ; Z. Safā (éd.), Téhéran, 1965 ; Assadullah Souren Mélikian-Chirvani (trad.), « Le roman de Varqe et Golšâh : essai sur les rapports de l'esthétique littéraire et de l'esthétique plastique dans l'Iran pré-mongols, suivi de la traduction du poème », *Arts asiatiques* 22, 1970, p. 1-264.

al-ʿAẓīmī, *Ta'rīḫ Ḥalab*, Ibrāhīm Zaʿrūr (éd.), Damas, 1984.

Bahā' al-Dīn Zuhayr, *Dīwān*, E.H. Palmer (éd. et trad.), *The Poetical Works of Behā-Ed-Dīn Zoheir of Egypt, with a Metrical English Translation, Notes and Introduction*, CUP, Cambridge, 1876, 2 vol. (I, texte arabe ; II, traduction anglaise).

Barhebraeus, *Chronographie*, Georges Bohas *et al.* (trad.), à paraître.

—, *Kitāb muḫtaṣar al-duwal*, Beyrouth, 1958.

—, *Ta'rīḫ al-zamān*, Beyrouth, s.d.

Baybars al-Manṣūrī, *Muḫṭār al-aḫbār. Ta'rīḫ al-dawla al-ayyūbiyya wa-dawlat al-Mamālīk al-baḥriyya ḥattā sanat 706 H.*, ʿAbd al-Ḥamīd Ṣāliḥ Ḥamdān (éd.), al-Dār al-Miṣriyya al-Lubnāniyya, Le Caire, 1993.

—, *Zubdat al-fikra fī ta'rīḫ al-hiǧra*, Donald S. Richards (éd.), Biblioteca Islamica 42, Orient-Institut der DMG Beirut, Berlin, 1998.

al-Bayhaqī, Abū Bakr, *al-Sunan al-kubrā*, Muḥammad ʿAbd al-Qādir ʿAṭā (éd.), Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 3e éd., 2003, 10 vol.

Chanson d'Antioche, Suzanne Duparc-Quioc (éd.), Paul Geuthner, Paris, 1977-1978, 2 vol.

Chanson de Jérusalem, Nigel R. Thorpe (éd.), University of Alabama Press, Tuscaloosa et Londres, 1992.

al-Ḏahabī, *al-ʿIbar fī ḫabar man ġabar*, Abū Hiǧā' M. al-Saʿīd b. Baysūnī Zaġlūl (éd.), Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, s.d., 4 vol.

Delaville le Roulx, Joseph, *Cartulaire général des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem* (1100-1310), E. Leroux, Paris, 1894-1901, 4 vol.

al-Dimašqī (m. 795/1392-1393), *al-Taḥwīf min al-nār wa-l-taʿrīf bi-ḥāl Dār al-bawār*, Bašīr Muḥammad ʿUyūn (éd.), Maktabat Dār al-Bayān, Maktabat al-Mu'ayyad, Beyrouth, Damas, 2e éd., 1988.

Ernoul, *La chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, Louis de Mas Latrie (éd.), Paris, 1897.

Eudes de Deuil, *De profectione Ludovici VII in Orientem*, Henri Waquet (éd.), Geuthner, Paris, 1949.

Flavius Josèphe, *De bello iudaico*, William Whiston, J.E. Beardsley (trad.), New York, 1895.

Foucher de Chartres, *Historia Hierosolymitana*, 1095-1125, Heinrich Hagenmeyer (éd.), Car Winters Universitätsbuchhandlung, Heidelberg, 1913 ; in *Recueil des Historiens des Croisades, historiens occidentaux* III, Imprimerie royale, Paris, 1866, p. 311-485.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Galterii Cancellarii Bella Antiochena, Heinrich Hagenmeyer (éd.), Innsbruck, Verlag der Wagner'schen universitäts-buchhandlung, 1896.

Gesta francorum et aliorum Hierosolimitanorum, Louis Bréhier (éd.), *Histoire anonyme de la première croisade*, Les Belles Lettres, Paris, 2007 (1re éd., 1924).

al-Ǧildakī (m. 743/1342), *Kitāb al-ḥadīd*, Robert Hoybad & Brian Gilmore (éd. et trad.), Medieval Islamic Swords and Swordmaking. Kindi's Treatise « On Swords and Their Kinds », S.I. Gibb Memorial Trust, Oxford, 2006.

Grégoire le Prêtre, *Continuation*, Edouard Dulaurier, *Chronique de Matthieu d'Edesse (962-1136) avec la continuation de Grégoire le Prêtre jusqu'en 1162*, A. Durand, Paris, 1863.

Guillaume de Tyr, *Willelmi Tyrensi Archiepiscopi Chronicon*, R.B.C. Huygens (éd.), Brepols, Turnhout, 1996.

al-Harawī, *Kitāb al-taḏkira al-harawiyya fī al-ḥiyal al-ḥarbiyya*, éd. Maktabat al-Ṯaqāfa al-Dīniyya, Le Caire, s.d.

Ibn Abī al-Dunyā, *Kitāb al-qubūr*, Ṭāriq Muḥammad Saklūʿ al-ʿAmūdī (éd.), Médine, 2000.

Ibn al-ʿAdīm, *Buġyat al-ṭalab fī ta'rīḫ Ḥalab*, Suhayl Zakkār (éd.), Dār al-Fikr, Damas, 1988, 12 vol.

—, *Zubdat al-ḥalab fī ta'rīḫ Ḥalab*, Ḫalīl Manṣūr (éd.), Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 1996.

Ibn al-Aṯīr, *al-Kāmil fī al-ta'rīḫ*, ʿUmar ʿAbd al-Salām Tadmurī (éd.), Dār al-Kitāb al-ʿArabī, Beyrouth, 1997, 10 vol.

Ibn al-Azraq al-Fāriqī, *Ta'rīḫ*, Carole Hillenbrand (éd. et trad.), *The History of the Jazīra 1000-1150 : the Contribution of Ibn Azraq al-Fāriqī*, Thesis presented for the Degree of Doctor of Philosophy University of Edinburgh, 2 vol.

—, *Ta'rīḫ al-Fāriqī*, Badawī ʿAbd al-Laṭīf ʿAwaḍ (éd.), Le Caire, 1959.

Ibn al-Dawādārī, *Kanz al-durar wa-ǧāmiʿ al-ġurar*, H. Römer *et al.*, Deutsches Archäologisches Institut, Le Caire, 1960-1994, 9 vol.

Ibn al-Furāt, *Ta'rīḫ al-duwal wa-l-mulūk*, ms. Vienne AF 117, vol. I, II et III ; M.F. Elshayyal (éd.), PhD University of Edinburgh, 1986, 2 vol. (vol. II) ; H. al-Šammāʿ (éd.), al-Baṣra, 1967 et 1970 (vol. IV.1 et V.1) ; Q. Zurayq (éd.), Beyrouth, 1936 (vol. IX.1).

Ibn al-Ǧawzī, *al-Muntaẓam fī ta'rīḫ al-umam wa-l-mulūk*, Muḥammad ʿAbd al-Qādir ʿAtā (éd.), Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 19 vol.

Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī, *Fatḥ al-bārī šarḥ Ṣaḥīḥ al-Buḫārī*, Muḥammad Fu'ād ʿAbd al-Bāqī, Muḥibb al-Dīn al-Ḫaṭīb et ʿAbd al-ʿAzīz b. ʿAbd Allāh b. Bāz (éd.), Dār al-Maʿrifa, Beyrouth, 1379 H., 13 vol.

—, *Ibnā' al-ġamr bi-abnā' al-'amr*, Ḥasan Ḥabašī (éd.), al-Maǧlis al-Aʿlā li-l-Šu'ūn al-Islāmiyya – Laǧnat Iḥyā' al-Turāṯ al-Islāmī, Le Caire, 1969, 4 vol.

Ibn Ḫaldūn, *Ta'rīḫ*, Ḫalīl Šaḥāda (éd.), Dār al-Fikr, Beyrouth, 1988, 8 vol.

Ibn Hišām, *al-Sīra al-nabawiyya*, Muṣṭafā al-Saqā, Ibrāhīm al-Abyārī et ʿAbd al-Ḥafīẓ al-Šilbī (éd.), Šarikat Maktabat et Maṭbaʿat Muṣṭafā al-Bābī al-Ḥalabī, Le Caire, 1955, 2 vol.

Ibn Kaṯīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, ʿAlī Šīrī (éd.), Dār Iḥyā' al-Turāṯ al-ʿArabī, Beyrouth, 1988, 14 vol.

Ibn Maṭrūḥ, *Dīwān*, Ḥusayn Naṣṣār (éd.), Dār al-Kutub wa-l-Waṯā'iq al-Qawmiyya, Le Caire, 2009.

Ibn Muyassar, *Aḫbār Miṣr*, Henri Massé (éd.), Ifao, Le Caire, 1919.

Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl ta'rīḫ Dimašq*, Suhayl Zakkār (éd.), Damas, 1983.

Ibn Qayyim al-Ǧawziyya, *Ǧāmiʿ al-fiqh* III, *Al-Ṣalāt… al-ǧanā'iz*, Yusrī al-Sayyid Muḥammad (éd.), Dār al-Wafā', al-Manṣūra, 2000.

Ibn Qudāma, *al-Muġnī*, *Mawqiʿ al-islām*, ʿAbd Allāh b. ʿAbd al-Muḥsin al-Turkī & ʿAbd al-Fattāḥ M. al-Ḥalū (éd.), Dār ʿĀlam al-Kutub, Riyad, 3e éd., 1417/1997 (1re éd. 1406/1986), 15 vol.

—, *ʿUmdat al-fiqh*, H. Laoust (trad.), *Précis de droit*, Damas, 1950.

Ibn al-Quff, *Kitāb al-ʿumda fī al-ǧirāḥa*, Dā'irat al-Maʿārif al-ʿUṯmāniyya bi-Ḥaydarābād, s.d., tome I ; Maktabat al-Malik Fahd al-Waṭaniyya, Riyad, 1937; Sami K. Hamarneh (éd.), University of Jordan Press, Amman, 1989.

Ibn Šaddād, Bahā' al-Dīn, *al-Nawādir al-sulṭāniyya wa-l-maḥāsin al-yūsufiyya (Sīrat Ṣalāḥ al-Dīn)*, Ǧamāl al-Dīn al-Šayyāl (éd.), Maktabat al-Ḫānǧī, Le Caire, 1994 (1re éd., 1964).

Ibn Šaddād, ʿIzz al-Dīn, *al-Aʿlāq al-ḫaṭīra fī ḏikr umarā' al-Šām wa-l-Ǧazīra*, Ch. Ledit (éd.), *Machriq* 33, 1935, p. 161-223 (*ʿAwāṣim*) ; D. Sourdel (éd.), Ifead, 1953 (*Alep*) ; S. Dahhān (éd.), Ifead, 1963, 2 vol. (*Damas, Liban, Jordanie, Palestine*) ; Y. ʿAbbāra (éd.), Damas, 1978 (*Ǧazīra*) ; A.-M. Eddé (éd.), *BEO* 32-33, 1980-1981, p. 265-402 (*Syrie du Nord*).

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, *al-Aʿlāq al-ḫaṭīra fī ḏikr umarāʾ al-Šām wa-l-Ǧazīra*, éd. électronique. [en ligne], URL : http://al-mostafa.com/
—, *Taʾrīḫ al-Malik al-Ẓāhir*, Aḥmad Ḥuṭayṭ (éd.), Franz Steiner, Wiesbaden, 1983, p. 169-181.
Ibn Šīt, *Maʿālim al-kitāba wa-maġānim al-iṣāba*, Muḥammad Ḥusayn Šams al-Dīn (éd.), Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 1988.
Ibn al-Wardī, *Taʾrīḫ*, Muḥammad Ḥusayn Šams al-Dīn (éd.), Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 1996, 2 vol.
Ibn Wāṣil, *Mufarriǧ al-kurūb fī aḫbār Banī Ayyūb*, Ǧamāl al-Dīn al-Šayyāl (vol. I-III) et Ḥasanayn Muḥammad Rabīʿ (vol. IV-V) (éd.), Le Caire, 1953-1977 ; ʿUmar ʿAbd al-Salām Tadmurī, al-Maktaba al-ʿUdriyya (éd.), Beyrouth, 2004 (vol. VI).
ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī, *al-Fatḥ al-qussī fī al-fatḥ al-qudsī*, Dār al-Manār (éd.), Le Caire, 2004 ; Henri Massé (trad. partielle), *Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin*, Paul Geuthner, Paris, 1972.
—, *al-Barq al šāmī*, volume 1, Fālih Ḥusayn (éd.), Muʾassasat ʿAbd al-Ḥamīd Sūmān, Amman, 1987.
Itinerarium peregrinorum et gesta Regis Ricardi, William Stubbs (éd.), Longmann, Londres, 1864.
Jacques de Vitry, *Historia orientalis*, Jean Donnadieu (éd.), Brepols, Turnhout, 2008.
—, *Lettres (1160/70-1240)*, R.B.C. Huygens (éd.), Brill, Leyde, 1960.
—, *Sermones vulgares*, Susan Edgington (trad. partielle) : « Jacques de Vitry : Sermons to a Military Order », De Re Military.org. [en ligne] ; URL : http://www.deremilitari.org/RESOURCES/SOURCES/vitry.htm
Joinville, *Vie de Saint Louis*, Jacques Monfrin (éd.), Garnier, Paris, 1995.
al-Kindī, Yaʿqūb b. Isḥāq, *Fī ǧawāhir al-suyūf*, Robert Hoyland & Brian Gilmore (éd. et trad.), *Medieval Islamic Swords and Swordmaking. Kindi's Treatise "On Swords and Their Kinds" (Edition, Translation and Commentary)*, Publications of the E.J.W. Gibb Memorial Trust, Warminster, 2006, p. 13-47.
Kitāb al-maḫzūn fī ǧamīʿ al-funūn, ms. Paris, BnF Ar. 2824.
Kitāb al-maḫzūn li-albāb al-funūn fī al-furūsiyya wa-laʿb al-rumḥ wa-bunūduhā, ms. Paris, BnF Ar. 2826.
La règle du Temple, Henri de Curzon (éd.), Société de l'Histoire de France, Paris, 1886.
La chronique de Rains, Louis Paris (éd.), Techener, Paris, 1837.
al-Maḫzūmī, *al-Muntaqā min Kitāb al-minhāǧ fī ʿilm ḫarāǧ Miṣr*, Claude Cahen & Yūsuf Rāġib (éd.), Ifao, Le Caire, 1986.
al-Makīn Ibn al-ʿAmīd, *Chronique des Ayyoubides (602-658/1205-6-1259-60)*, Anne-Marie Eddé & Françoise Micheau (trad.), AIBL, Paris, 1994.
Mālik b. Anas, *al-Muwaṭṭāʾ*, éd. Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 2005, 2 vol.
al-Maqrīzī, *Ittiʿāẓ al-ḥunafāʾ bi-aḫbār al-aʾimma al-fāṭimiyyīn al-ḫulafāʾ*, vol. I, Ǧamāl al-Dīn al-Šayyāl (éd.); vol. II-III, Muḥammad Ḥilmī Muḥammad Aḥmad (éd.), al-Maǧlis al-Aʿlā li-l-Šuʾūn al-Islāmiyya – Laǧnat Iḥyāʾ al-Turāṯ al-Islāmī, Le Caire, 1967-1973.
—, *Kitāb al-sulūk li-maʿrifat duwal al-mulūk*, Muḥammad ʿAbd al-Qādir ʿAṭā (éd.), Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 1418/1997, 8 vol.
—, *al-Mawāʿiẓ wa-l-iʿtibār bi-ḏikr al-ḫiṭaṭ wa-l-āṯār*, Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 1418/1997, 4 vol.
Matthieu d'Edesse, *Chronique*, *Recueil des historiens des croisades*, Documents arméniens, vol. I, Imprimerie impériale, Paris, 1869, p. 1-50 ; Édouard Dulaurier (trad.), *Chronique de Matthieu d'Edesse (962-1136) avec la continuation de Grégoire le Prêtre jusqu'en 1162*, A. Durand, Paris, 1863.
Matthieu Paris, *Chronica maiora*, Henry Richards Luard (éd.), Longman, Trübner, 1872-1884, 7 vol.
al-Māwardī, *al-Aḥkām al-sulṭāniyya*, Dār al-Fikr, Beyrouth, 2002 ; E. Fagnan (trad.), *Les statuts gouvernementaux ou Règles de droit public et administratif*, Aldophe Jourdan, Alger, 1915.
Mélikian-Chirvani (trad.), cf. Ayyūqī.
Michel le Syrien, *Chronique*, Jean-Baptiste Chabot (éd. et trad.), E. Leroux, Paris, 1899-1910, 4 vol.
Musnad al-Barāz al-manšūr bi-ism al-Baḥr al-zaḫḫār, Maḥfūẓ al-Raḥmān *et al.* (éd.), Maktabat al-ʿUlūm wa-l-Ḥukm, Médine, 1988-2009, 18 vol.
Musnad al-Imām Aḥmad b. Ḥanbal, Šuʿayb al-Arnaʾūṭ *et al.* (éd.), Muʾassasat al-Risāla, Beyrouth, 2001, 45 vol.
al-Mutanabbī, *Dīwān*, ʿAbd al-Wahhāb ʿAzzām (éd.), Le Caire, 1944 ; Dār al-Kitāb al-ʿArabī, Beyrouth, 2011.
—, *Le livre des sabres : choix de poèmes d'al-Mutanabbî*, Patrick Mégarbané & Hoa Hoï Vuong (trad.), Sindbad, Arles, 2012.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

al-Nuwayrī, *Nihāyat al-arab fī funūn al-adab*, Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 2004, 33 vol.

al-Rammāḥ, Naǧm al-Dīn Ḥasan, *Kitāb al-furūsiyya wa-l-manāṣib al-ḥarbiyya*, Farūq Aslīm (éd.), Zayed Center for Heritage and History, Abu Dhabi, 2007.

Raoul de Caen, *Gesta Tancredi in expeditione Hierosolimitana* in *Recueil des Historiens des Croisades, historiens occidentaux* III, Imprimerie royale, Paris, 1866, p. 587-716.

Raymond d'Aguilers, *Historia Francorum qui ceperunt Jerusaleme Hierosolymitano itinere* in *Recueil des Historiens des Croisades, historiens occidentaux* III, Imprimerie royale, Paris, 1866, p. 235-309.

Röhricht, Reinhold, *Regesta, regni Hierosolymitani, 1097-1291*, Libraria Academica Wagneriana, Innsbruck, 1893 ; *Additamentum*, Libraria Academica Wagneriana, Innsbruck, 1904.

al-Ṣafadī, *al-Wāfī bi-l-wafayāt*, Aḥmad al-Arnā'ūṭ & Turkī Muṣṭafā (éd.), Dār Iḥyā' al-Turāṯ, Beyrouth, 2000, 29 vol.

al-Šāfiʿī, *Kitāb al-Umm*, Rifaʿat Fawzī ʿAbd al-Muṭṭalib (éd.), Dār Wafā', al-Manṣūra, 2001, 11 vol.

al-Ṣāliḥī al-Šāmī, Muḥammad b. Yūsuf, *Subul al-hadā wa-l-rašād fī sīrat ḫayr al-ʿibād*, ʿĀdil Aḥmad ʿAbd al-Mawǧūd & ʿAlī Muḥammad Muʿawwaḍ (éd.), Dār al-Kutub al-ʿIlmiyya, Beyrouth, 1993, 12 vol.

al-Saraḫsī, *al-Mabsūṭ*, Dār al-Maʿrifa, Beyrouth, 1993, 30 vol.

Sibṭ Ibn al-Ǧawzī, *Mir'āt al-zamān fī ta'rīḫ al-aʿyān*, Hyderabad, 1951-1952, 2 vol. (t. VIII, 1 et 2, années 495-654/1101-1256) ; Ali Sevim (éd.), Ankara, 1968 (années 448-480/1056-1087) ; M.b. Sālim b. ʿArīǧ al-Ġāmidī (éd.), 2 vol. (années 481-517/1088-1126), Ǧāmiʿat Umm al-Qurā, Médine, 1987 ; Juliette Rassi (éd.), Ifpo, Damas, 2005 (années 395-441/1004-1021).

al-Suyūṭī, *Abwāb al-saʿāda fī asbāb al-šahāda*, Naǧm ʿAbd al-Raḥman Ḫalaf (éd.), al-Maktaba al-Qayyima, Le Caire, 1987.

Ṭaybuġā al-Ašrafī al-Yūnānī, *Kitāb al-ǧihād wa-l-furūsiyya wa-funūn al-ādāb al-ḥarbiyya*, ms. Dār al-Kutub al-Miṣriyya, microfilm Maʿhad al-Maḫṭūṭāt al-ʿArabiyya, nº 276.

Tudebode, *Historia de Hierosolymitano itinere* in *Recueil des Historiens des Croisades, historiens occidentaux* III, Imprimerie royale, Paris, 1866, p. 3-119.

Usāma Ibn Munqiḏ, *Kitāb al-iʿtibār*, Philippe Hitti (éd.), Princeton University Press, Princeton, 1930, réimpr. Maktabat al-Ṯaqāfa al-Dīniyya, Le Caire, 1998 ; Paul Cobb (trad.), *The Book of Contemplation : Islam and the Crusades*, Penguin Classics, Londres, 2008.

al-Wāqidī, *al-Maġāzī*, Jones Marsden (éd.), Dār al-Aʿlamī, Beyrouth, 1989, 3 vol. (1re éd. Oxford, 1966).

Willebrand d'Oldenbourg, *Peregrinatio*, J.C.M. Laurent (éd.) in *Peregrinatores medii aevi quatuor : Burchardus de Monte Sion, Ricoldus de Monte Crucis, Odoricus de Foro Julii*, Heinrich Bibliopola, Leipzig, 1864.

al-Yūnīnī, *Ḏayl Mir'āt al-zamān*, Dār al-Kitāb al-Islāmī, Le Caire, 1992, 4 vol.

al-Zahrāwī, Abū al-Qāsim, *Kitāb al-Zahrāwī fī al-ṭibb li-ʿamāl al-ǧarrāḥīn, wa-huwa al-maqāla al-ṯalāṯūn min al-Taṣrīf li-man ʿaǧiza ʿan al-ta'līf (al-ʿamal bi-l-yadd)*, Muḥammad Yāsir Zakūr & Muḥammad Hāšim Zakūr (éd.), Wizārat al-Ṯaqāfa, Damas, 2009.

Études

Abū Nāǧī, Maḥmūd Ḥasan ʿAbd Rabbih, *al-Ḥarb fī šiʿr al-Mutanabbī*, thèse de Doctorat, Université d'al-Azhar, Le Caire, 1977, 2 vol.

Adamson, P.B., « A Comparison of Ancient and Modern Weapons in the Effectiveness of Producting Battle Casualties », *Journal of the Royal Army Medical Corps* 123, 1977, p. 93-103.

Alamichel, Marie-Françoise, « Merveilles et émerveillement : l'Orient des auteurs du Moyen Âge anglais » *in* Gadoin, Isabelle & Palmier, Marie-Élise (éd.), *Rêver d'Orient, connaître l'Orient*, ENS Éditions, Paris, 2008.

Amitaï-Press, Reuven, *Mongols and Mamluks. The Mamluk-Ilkhanid War, 1260-1281*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Andruétan, Yann, *Les blessures psychiques en 10 questions*, Economica, Paris, 2013.

Anonyme, *al-Bustān al-ǧāmiʿ li-ǧamīʿ tawāriḫ ahl al-zamān*, Claude Cahen (éd. partielle), « *Une chronique syrienne du VIe/XIIe siècle : le Bustān al-Jāmiʿ* », *BEO* 7/8, 1937-1938, p. 113-158 ; Muḥammad ʿAlī al-Ṭaʿānī (éd.), Muʾassasat Ḥamāda li-l-Dirāsāt al-Ǧāmiʿiyya wa-l-Našr wa-l-Tawzīʿ, Irbid ; Maktabat al-Mutanabbī, Irbid, al-Dammām, 2003.

Ardant du Picq, Charles, *Études sur le combat*, Hachette et Cie – J. Dumaine, Paris, 1880.

Asbridge, Thomas S., « The Significance and Cause of the Battle of the Field of Blood », *JMH* 23, 1997, p. 301-316.

Asbridge, Thomas S. & Edgington, Susan B., *Walter the Chancellors's the Antiochene Wars*, Ashgate, Aldershot, 1999.

Ashkenazi, D., Golan, O. & Tal, O. « An Archaeometallurgical Study of 13th-Century Arrowheads and Bolts from the Crusader Castle of Arsuf/Arsur », *Archaeometry* 55/2, 2013, p. 235-257.

Audouin-Rouzeau, Stéphane, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Le Seuil, Paris, 2008.

Audouin-Rouzeau, Stéphane & Becker, Annette, *14-18, Retrouver la guerre*, Gallimard, Paris, 2000.

Ayalon, David, « Studies on the Structure of the Mamluk Armies », *BSOAS* 15, 1953, p. 203-228, 448-476 ; 16, 1954, p. 57-90.

Azarpay, Guitty, *Sogdian Painting : the Pictorial Epic in Oriental Art*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, Londres, 1981.

Baraz, Daniel, *Medieval Cruelty : Changing Perceptions, Late Antiquity to the Early Modern Period*, Cornell University Press, New York, 2003.

Barbé, Hervé, *Le château de Safed et son territoire à l'époque des croisades*, thèse, Université hébraïque de Jérusalem, 2010.

Bashford, Dean, « A Crusader's Fortress in Palestine : A Report of Explorations Made by the Museum 1926 », *The Metropolitan Museum of Art Bulletin* 22, 9, part 2, sept. 1927, p. 5-46.

Beihammer, Alexander D., « Eastern Mediterranean Diplomatics : the Present State of Research » *in* Beihammer, Alexander D. *et al.* (éd.), *Diplomatics in the Eastern Mediterranean 1000-1500. Aspects of Cross-Cultural Communication*, Brill, Leyde, 2008, p. 1-24.

Bellamy, Ronald F. & Zajtchuk, Russ, « Assessing the Effectiveness of Conventional Weapons » *in* Bellamy, Ronald F. & Zajtchuk, Russ (éd.), *Conventional Warfare. Ballistic, Blast, and Burn Injuries*, The Textbook of Military Medicine Series on Combat Casualty Care, Part 1, vol. 5, Office of the Surgeon General at TMM Publications, Center of Excellence in Military Medical Research and Education, Walter Reed Army Medical Center, Washington, 1991.

Bergman, Christopher A. & McEwen, Edward, « Sinew-Reinforced and Composite Bows » *in* Knecht, Heidi (éd.), *Projectile Technology. Interdisciplinary Contributions to Archaeology*, Plenum Press, New York, 1997, p. 143-161.

Bianquis, Thierry, *Damas et la Syrie sous la domination fatimide (359-468/968-1076). Essai d'interprétation de chroniques arabes médiévales*, PIFD, Damas, 1986-1989, 2 vol.

Bonner, Michael, *Jihad in Islamic History : Doctrines and Practices*, Princeton University Press, Princeton, 2006.

Bonnéric, Julie, « L'odeur du guerrier, un parfum d'immortalité sur le champ de bataille » *in* Eychenne, Mathieu, Pradines, Stéphane & Zouache, Abbès (éd.), *La guerre dans le Proche-Orient médiéval, II. Histoire. Archéologie. Anthropologie*, Ifao, Le Caire, 2015.

Bouzy, Olivier, « L'armement occidental pendant la Première Croisade », *Cahiers de recherches médiévales* I, 1996, p. 15-44.

Brunet, Régis, « Pour une Wirkungsgeschichte des lieux : l'exemple d'Haceldama », *NTS* 59, nº 1, 2013, p. 129-141.

Cahen, Claude, *La Syrie du nord et la principauté franque d'Antioche au temps des croisades*, Geuthner, Paris, 1940.

—, « L'administration financière de l'armée fatimide d'après al-Makhzūmī », *JESHO* 15, 1/2, 1962, p. 163-182.

Cahen, Claude et El-Ali, Salih A., *EI*², I, 1960, p. 629-630, *s.v.* « *ʿarīf* ».

Canard, Marius, « Mutanabbi et la guerre byzantino-arabe. Intérêt historique de ses poésies » in *Al-Mutanabbī : recueil publié à l'occasion de son millénaire*, Damas, Ifead, 1936, p. 91-114.

Carman, John, *Archaeologies of Conflict*, Bloomsbury, Londres et New York, 2013.

Carman, John & Carman, Patricia, *Bloody Meadows : Investigating Landscapes of Battle*, ebook edition, The History Press, 2013 (1re éd. Sutton Publishing, Thrupp, Gloucestershire, 2006).

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Caroff, Fanny, *L'Adversaire, l'Autre, l'Oriental. L'iconographie du monde musulman dans le contexte des croisades. Manuscrits enluminés en France du Nord, en Flandre et dans les États latins entre le XIIIe et le XVe siècle*, thèse Université Paris I-Sorbonne, 2005, 2 vol.

Cobb, Paul, « Hunter Crusaders with Usama Ibn Munqidh », *Crusades* 6, 2007, p. 57-68.

Conrad, Lawrence I., « Seven and the Tasbīʿ : On the Implications of Numerical Symbolism for the Study of Medieval Islamic History », *JESHO* 31, p. 42-73.

Corbin, Alain, *Le miasme et la jonquille : l'odorat et l'imaginaire social, 18e-19e siècles*, Aubier, Paris, 1982.

Corps en guerre. Imaginaires, idéologies, destructions, *Quasimodo* 8-9, 2005.

Cook, David, *Martyrdom in Islam*, Cambridge University Press, Cambridge, UK, New York, 2007.

Courbage, Youssef & Fargues, Philippe, *Chrétiens et Juifs dans l'islam arabe et turc*, Payot, Paris, 1997 (1re éd., 1992).

Crone, Patricia, *EI*³, 2007, *s.v.*, « ʿArīf », http://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopaedia-of-islam-3/ari-f-SIM_0098

Crubézy, Éric & Hélas, Jean-Claude, « Le combattant à l'époque médiévale. Vers une approche archéologique et paléopathologique » in *Le combattant au Moyen Âge. Actes des congrès de la SMESP*, 18e Montpellier, 1987, p. 297-305.

Cunha E. & Silva A.M., « War Lesions from the Famous Portuguese Medieval Battle of Aljubarrota », *International Journal of Osteoarchaeology* 7, 1997, p. 595-599.

Al-Dawoody, Ahmed, *War in Islamic Law : Justifications and Regulations*, PhD University of Birmingham, 2009 ; publié sous le titre *The Islamic Law of War : Justifications and Regulations*, Palgrave, New York, 2011.

Dawson, Timothy, *Armour Never Wearies : Scale and Lamellar Armour in the West from the Bronze Age to the 19th Century*, The History Press, EPUB, 2013.

Deschamps, Paul, *Les châteaux des croisés en Terre Sainte*, Paul Geuthner, Paris, 1934-1973, 3 vol. : I, *Le Crac des Chevaliers* ; II, *La défense du royaume de Jérusalem* ; III, *La défense du comté de Tripoli et de la principauté d'Antioche*.

De Somogyi, Joseph, « Adh-Dahabī's Record of the Destruction of Damascus by the Mongols in 699-700/1299-1301 » *in* Löwinger, S. & de Somogyi, J. (éd.), *Ignace Goldziher Memorial Volume* I, Budapest, 1948, p. 353-386.

Donnadieu, Jean, « La représentation de l'islam dans l'Historia orientalis », *Le Moyen Âge* 114, 2008, p. 457-508.

Eddé, Anne-Marie, « La prise d'Alep par les Mongols en 658/1260 », *QSA* 5-6, 1987-1988, p. 226-240.

—, *La principauté ayyoubide d'Alep (579/1183-658/1260)*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1995.

Élisséeff, Nikita, *Nūr ad-Dīn. Un grand prince musulman de Syrie au temps des croisades*, Damas, PIFD, 1967, 3 vols.

Ellenblum, Ronnie, « Frontier Activities : The Transformation of a Muslim Sacred Site into the Frankish Castle of Vadum Jacob », *Crusades* 2, 2003, p. 83-97.

—, *Crusader Castles and Modern Histories*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007.

Espéronnier, Maryta, « Un regard du côté mamlouk. À travers les témoignages de Maqrīzī et d'Ibn Iyās » *in* Veinstein, Gilles (dir.), *Les Ottomans et la mort : permanences et mutations*, Brill, Leyde, 1996, p. 175-186.

Fino, J.F., « L'art militaire en France au XIIIe siècle », *Gladius* 8, 1969, p. 23-37.

Fiorato, Veronica, Boylston, Anthea & Knüsel, Christopher (éd.), *Blood Red Roses. The Archaeology of a Mass Grave from the Battle of Towton AD 1461*, Oxbow, Oxford, 2000.

Flori, Jean, *La première croisade : l'Occident chrétien contre l'Islam*, Éditions Complexe, Paris, 1992.

—, « Un problème de méthodologie. La valeur des nombres chez les chroniqueurs du Moyen Âge. À propos des effectifs de la première croisade », *Le Moyen Âge* XCIX, 1993, p. 399-422.

—, « 'les héros changés en saints… et les saints en héros'. Sacralisation et béatification du guerrier dans l'épopée et les chroniques de la première croisade », *Prisma* 15, 1999, p. 253-272.

Folda, Jaroslav, « Manuscripts of the History of Outremer by William of Tyre. A Handlist », *Scriptorium* 27, 1973, p. 90-95.

—, *Crusader Manuscript Illumination at Saint-Jean d'Acre, 1275-1291*, Princeton University Press, Princeton, 1976.

Gabriel, Richard A., *The Great Armies of Antiquity*, Praeger Publishers, Westport, 2002.

Gabriel, Richard A. & Metz, Karen S., *A Short History of Warfare*, Carlisle Barracks, Pennsylvanie, 1992. [En ligne], http://www.au.af.mil/au/awc/awcgate/gabrmetz/gabr0000.htm

Gaier, Claude, « La valeur militaire des Templiers » in *Armes et combats dans l'univers médiéval I*, De Boeck Université, Louvain-la-Neuve, 1995, p. 47-56.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, « La valeur militaire des armées de la première croisade » *in* Rey-Delque, M. (éd.), *Les croisades. L'Orient et l'Occident d'Urbain II à Saint Louis, 1096-1270*, Milan, 1997, p. 183-204, réimpr. dans *Armes et combats dans l'univers médiéval II*, De Boeck Université, Louvain-la-Neuve, 2004, p. 13-50.

Geier, Clarence R., Babits, Lawrence E., Scott, Douglas D. & Orr, David G. (éd.), *The Historical Archaeology of Military Sites : Method and Topics*, Texas A&M University Press, College Station, 2011.

Gil, Moshe, *A History of Palestine, 634-1099*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997.

Giuffra, V., Pejrani Barrico, L., Subbrizo, M. & Fornaciari, G., « Weapon-Related Cranial Lesions from Medieval and Renaissance Turin, Italy », *International Journal of Osteoarchaeology*, [en ligne], 2013, mis en ligne le 8 août 2013, consulté le 10 avril 2014. URL : DOI: 10.1002/oa.2334.

Gleave, R., *EI*², XII, 2004, p. 531-535, *s.v.*, « Khums ».

Grossman, Dave, *On Killing : The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, Little, Brown & Company, New York, Londres, 1995.

Guibert de Nogent, *Dei gesta per Francos*, Huygens, Robert B.C. (éd.), Brepols, Turnhout, 1996.

Halevi, Leor, *Muhammad's Grave. Death Rites and the Making of Islamic Society*, New York, 2007.

Hamblin, Willliam J., *The Fāṭimid Army During the Early Crusades*, Ph. D., University of Michigan, 1985.

Harmaneh, Sami K., *The Physician, Therapist and Surgeon Ibn al-Quff (1233-1286). An Introductory Survey of this Time, Life and Works*, Atlas Press, Le Caire, 1974.

Al-Hassan, Aḥmad Y., « Iron and Steel Technology in Medieval Arabic Sources », *JHAS* 2/1, 1978, p. 31-43, réimpr. sous le titre « Damascus Steel in Medieval Arabic Sources » *in* al-Hassan, A.Y. (éd.), *Studies in al-Kimya'. Critical Issues in Latin and Arabic Alchemy and Chemistry*, Georg Olms, Hildesheim, Zürich, New York, 2009, p. 299-310.

Hillenbrand, Carole, *The Crusades. Islamic Perspectives*, Edinburgh University Press, Edimbourg, 1999.

—, « Sources in Arabic » *in* Whitby, Mary (éd.), *Byzantines and Crusaders in Non-Greek Sources, 1025-1204*, Oxford University Press, Oxford, 2008, p. 283-340.

Hirschler, Konrad, « The Jerusalem Conquest of 492/1099 in the Medieval Arabic Historiography of the Crusades : from Regional Plurality to Islamic Narrative », *Crusades* 13, à paraître.

Holod, Renata, « Event and Memory : The Freer Gallery's Siege Scene Plate », *Ars Orientalis* 42, 2012, p. 194-221.

Holod Renata & Mc Carthy, Blythe, « Under a Microscope : The Examination of the Siege Scene Plate », *Ars Orientalis* 42, 2012. [en ligne], URL : http://www.asia.si.edu/research/articles/minai-battle-plate.asp.

Ḫuḍayr, Muḥammad ʿAbd al-Raḥmān Ibrāhīm, *al-Ṣirāʿ al-ḥarbī fī šiʿr al-Mutanabbī*, Beyrouth, Maṭbaʿat al-Amāna, 1993.

Humphreys, R. Stephen, *From Saladin to the Mongols. The Ayyūbids of Damascus, 1193-1260*, SUNY Press, New York, 1976.

Ingelmark, B.E., « The Skeletons » *in* Thordman, B., Norlund, O. & Ingelmark, B.E. (éd.), *Armour from the Batlle of Visby, 1361*, Kungliga Viterrhets Historie Och Antikvitets Akademien, Stockholm, 1939, vol. I, p. 149-209.

Johns, Cedric Norman, « Excavations at Pilgrims' Castle, ʿAtlit (1931-2) », *QDAP* 4, 1935, p. 122-137.

—, « Excavations at Pilgrims' Castle, ʿAtlit (1932-1933); Stables at the South-West of the Suburb », *QDAP* 5, 1936, p. 31-60.

Jones, P.N., « The Metallography and Relative Effectiveness of Arrowheads and Armour During the Middle Ages », *Materials Characterization* XXIX, 1992, p. 111-117.

Kaegi, W.E., « The Contribution of Archery to the Turkish Conquest of Anatolia », *Speculum* 39, 1, 1964, p. 96-108.

Karger, B., Sudhues, H. & Brinkmann, B., « Arrow Wounds : Major Stimulus in the History of Surgery », *World J. Surg* 12, 2001, p. 1550-1555.

Karger B., Sudhues, H., Kneubuehl, B.P. & Brinkmann, B., « Experimental Arrow Wounds : Ballistics and Traumatology », *The Journal of Trauma : Injury, Infection and Critical Care* 45, 3, 1998, p. 495-501.

Kedar, Benjamin Z., « The Jerusalem Massacre of July 1099 in the Western Historiography of the Crusades », *Crusades* 3, 2004, p. 15-75.

Khadduri, Majid, *War and Peace in the Law of Islam*, Clark, The Lawbook Exchange, 2006 (1re éd., 1955).

Kilani, Mondher, « Le cannibalisme, une catégorie bonne à penser », *Études sur la mort* 129, 2006, 1, p. 33-46.

Killgrove, Kristina, « The Leper Warrior : Persistence of Racial Terminology in Biological Anthropology ». [en ligne], publié le 6/09/2011. URL : http://www.poweredbyosteons.org/2011/06/leper-warrior-persistence-of-racial.html

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, « Bioarchaeology » *in* Jackson, Jr. J.L. (éd.), Oxford Bibliographies Online – Anthropology, Oxford University Press, Oxford, 2013. [en ligne], URL : http://dx.doi.org/10.1093/obo/9780199766567-0121

Knüsel, Christopher & Smith, Martin J. (éd.), *The Routledge History of the Bioarchaeology of Human Conflict*, Routledge, Abingdon, New York, 2014.

Lauwers, Michel, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval* Aubier, Paris, 2005.

Leclercq, Armelle, *Portraits croisés : l'image des Francs et des Musulmans dans les textes sur la Première Croisade, chroniques latines et arabes, chansons de geste françaises des XIIe et XIIIe siècles*, Champion, Paris, 2010.

Le Goff, Jacques & Truong, Nicolas, *Une histoire du corps au Moyen Âge*, Liana Levi, Paris, 2003.

Levi Della Vida, G., « L'invasione dei Tartari in Siria nel 1260 ricordi di un testimone oculare », *Orientalia* 4, 1935, p. 253-276.

Lokkegaard, F., *EI²*, II, 1965, p. 869-870, *s.v.*, « Fay'».

—, *EI²*, II, 1965, p.1005-1006, *s.v.*, « Ghanīma ».

Lucken, Christopher, « L'évangile du roi joinville, témoin et auteur de la vie de saint Louis », *Annales. Histoire, Sciences-Sociales*, 56e année, 2001/2, p. 445-467.

Maraszak, Émilie, « Entre Orient et Occident, les manuscrits enluminés de Terre sainte. L'exemple des manuscrits de l'*Histoire Ancienne jusqu'à César*, Saint Jean d'Acre, 1260-1291 », *MEFRM* 126, 2, 2014. [en ligne], URL : http://mefrm.revues.org/2254

Marshall, Christopher, *Warfare in the Latin East, 1192-1291*, Cambridge University Press, Cambridge 1991.

May, Timothy, *The Mongol Art of War. Chinggis Khan and the Mongol Military System*, Westholme, Yardley, 2007.

Mayer, Hans E., *Die Kanzlei der lateinischen Könige von Jerusalem*, MGH Schriften 40, Hannovre, 1996, 2 vol.

Mitchell, Piers D., « Pathology in the Crusader Period. Human Skeletal Remains from Tel Jezreel », *Levant* 26, 1994, p. 67-71.

—, « Further Evidence of Disease in the Crusader Period Population of *Le Petit Gérin* (Tel Jezreel, Israel) » 1997, *Tel Aviv* 24, 1, p. 169-179.

—, « The Integration of Paleopathology and Medical History of the Crusades », *International Journal of Osteoarchaeology* 9, 1999, p. 333-343.

—, *Medicine in the Crusades : Warfare, Wounds and the Medieval Surgeon*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004.

—, « Trauma in the Crusader Period City of Caesarea : a Major Port in the Medieval Eastern Mediterranean », *Journal of Osteoarchaeology* 16, 2006, p. 493-505.

—, « Warfare Injuries » *in* Murray, Alan V. (éd.), *Encyclopedia of the Crusades*, ABC-Clio, Santa Barbara, 2006, vol. IV, p. 1254-1255.

—, « Disease » *in* Rogers, Clifford (éd.), *Medieval Warfare and Military Technology: an Encyclopedia*, Oxford University Press, Oxford, 2010, vol. I, p. 540-541.

—, « Violence and the Crusades : Warfare, Injuries and Torture in the Medieval Middle East » *in* Knüsel, Christopher & Smith, Martin J. (éd.), *The Routledge Handbook of the Bioarchaeology of Human Conflict*, Routledge, Abingdon et New York, 2013, p. 251-262.

Mitchell, Piers D., Nagar, Y. & Ellenblum, Ronnie, « Weapons Injuries in the 12th-Century Crusader Garrison of Vadum Iacob Castle, Galilee », *International Journal of Osteoarchaeology* 16/2, 2006, p. 145-155.

Monteiro, Joao Gouveia, *Aljubarrota revisitada*, Impresa da Universidade de Coimbra, 2001.

Mounier-Kuhn, Alain, *Chirurgie de guerre : le cas du Moyen Âge*, Economica, Paris, 2006.

Morabia, Alfred, *Le Ǧihād dans l'islam médiéval. Le « combat sacré des origines au XIIe siècle »*, Albin Michel, Paris, 2013 (1re éd., 1993).

Mouton, Jean-Michel, *Damas et sa principauté sous les Saljoukides et les Bourides, 468-549/1076-1154*, Ifao, Le Caire, 1995.

Naʿš, Muḥammad, « al-Rasāʾil al-ḥarbiyya fī ʿaṣr al-dawla al-ayyūbiyya », *Maǧallat al-ǧāmiʿa al-islāmiyya bi-l-Madīna al-munawwara* 55, 1402 H. puis s.d., p. 186-200 ; 57, p. 137-143 ; 58, p. 173-181 ; 59, p. 162-173. [En ligne], http://docportal.iu.edu.sa/iumag/allissues.aspx.

Nagar, Yossi, « Human Osteological Database at the Israel Antiquities Authority. Overview and Some Example of Use », *Bioarchaeology of the Near East* 5, 2011, p. 1-18.

Nicolle, David, *Arms and Armours of the Crusading Era*, 1050-1350, New York, 1988, 2 vol.

—, *Late Mamlūk Military Equipment*, Ifpo, Damas, 2011.

—, « The Representation of Middle Eastern Military Equipment at the Time of the Crusades in the Light of Recent Archaeological Discoveries » *in* Eychenne, Mathieu & Zouache, Abbès (éd.), *Historiographie de la guerre dans le Proche-Orient médiéval (Xe-XVe siècles)*, Ifao, Le Caire, 2015.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, « Helmets or Hard-Hats? Some Wood-Lined Headgear from Mamlūk Syria » *in* Eychenne, Mathieu, Pradines, Stéphane & Zouache, Abbès (éd.), *La guerre dans le Proche-Orient medieval, vol. II: Histoire, Archéologie, Anthropologie*, Ifao, Le Caire, à paraître.

Nieminen, Timo A., « The Asian War Bow » *in* Barbiero, E., Hannaford, P., & Moss, D. (éd.), *19th Australian Institute of Physics Congress, Melbourne, ACOFTAOS, 2010*. [en ligne], 2011, mis en ligne le 9 janvier 2011, consulté le 2 juin 2014.
URL : http://arxiv.org/abs/1101.1677

Novak, S., « Battle Related Trauma » *in* Fiorato, V., Boylston, A. & Knusel, C. (éd.), *Blood Red Rose : the Archaeology of a Mass Grave from the Battle of Towton, AD 1461*, Oxbow, Oxford, p. 90-102.

Paterson, W.H., « The Archers of Islam », *JESHO* 9, 1966, p. 69-87.

Porter, Pamela, « The Ways of War in Medieval Manuscript Illumination : Tracing and Assessing the Evidence » *in* Watkins, Paul (éd.), *Armies, Chivalry and Warfare in Medieval Britain and France, Proceedings of the 1995 Harlaxton Symposium*, Harlaxton Medieval Studies 7, Stamford, 1998.

—, *Medieval Warfare in Manuscripts*, University of Toronto Press, Toronto, 2000.

Ragheb, Youssef, « Faux morts et enterrés vifs dans l'espace musulman », *StudIsl* 57, 1983, p. 5-30.

—, « La structure de la tombe d'après le droit musulman », *Arabica* 39/3, 1992, p. 393-403.

—, *Les messagers volants en terre d'Islam*, CNRS Éditions, Paris, 2002.

Ragheb, Youssef & Fluzin, Philippe, « La fabrication des lames damassées en Orient », *JESHO* 40, 1, 1997, p. 30-72.

Raphael, Kate & Tepper, Yotam, « The Archaeological Evidence from the Mamluk Siege of Arsūf », *MSR* IX/1, 2005, p. 85-100.

Raphael, Kate, « A Thousand Arrowheads from the Crusader Fortress in Vadum Jacob » *in* R. Beeri *et al.* (éd.), *In the Hill-Country, and in the Shephelah, and in the Arabah (Joshua 12, 8). Studies and Researches Presented to Adam Zertal in the Thirtieth Anniversary of the Manasseh Hill-Country Survey*, Ariel Publishing House, Jerusalem, 2008, p. 259-268.

—, *Muslim Fortresses of the Levant : Between Crusaders and Mongols*, Routledge, Abingdon-New York, 2010.

Raynaud, Christiane, *La violence au Moyen Âge, XIIIe-XVe siècle, d'après les livres d'histoire en Français*, Le léopard d'or, Paris, 1991.

Rice, D.S., *Le Baptistère de Saint-Louis*, Les Éditions du Chêne, Paris, 1951.

Roch, Martin, « Saints guerriers ou guerriers saints : quels modèles pour les chevaliers chrétiens ? », *Esprit de chevalerie et littérature chevaleresque*, Fu Jen University, Tapei, 2004, p. 45-46. [En ligne], URL : http://www.svd.fju.edu.tw/fl/medieval/papers/5b.pdf

Rouche, Michel, « Cannibalisme sacré chez les croisés populaires » *in* Hilaire, Yves-Marie (éd.), *La religion populaire. Aspects du Christianisme populaire à travers l'histoire*, CNRS, Paris, 1981, p. 29-41.

Rubini, Mauro & Zaio, Paola, « Warriors from the East. Skeletal Evidence of Warfare from Lombard-Avar Cemetery in Central Italy (Campochiaro, Molise, 6th-8th Century AD) », *JAS* 38, 7, 2011, p. 1551-1559.

Russel, Josia Cox, *Late Ancient and Medieval Population*, Philadelphie, 1958.

—, « The Population of the Crusader States » *in* Setton, Kenneth M. (éd.), *A History of the Crusades* V, *The Impact of the Crusades on the Near East*, University of Wisconsin Press, Philadelphia, 1985, p. 295-314.

Savvides, Alexis G. C., « Kilij Arslan of Rum Byzantines, Crusaders and Danishmendids A.D. 1092-1107 », *Byzantina* 21, 2000, p. 365-377.

Shatzmiller, Maya, *Labour in the Medieval Islamic World*, Brill, Leyde, 1994.

Sigal, Pierre-André, « Les coups et les blessures reçus par le combattant à cheval en Occident aux XIIe et XIIIe siècles » in *Le combattant au Moyen Âge. Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. Dix-huitième congrès, Montpellier, 1987*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1995, p. 171-183.

Sinclair, Susan, *Bibliography of Art and Architecture in the Islamic World*, Brill, Leyde, 2012, 2 vol.

Sinor, Denis, « The Inner Asian Warriors », *JAOS* 101, 2, 1981, p. 133-144.

Šlaus, Mario, Novak, Mario, Vlasta, Vyroubal & Željkq, Bedić, « The Harsh Life on the 15th-Century Croatia-Ottoman Empire Military Border : Analyzing and Identifying the Reasons for the Massacre in Čepin », *AJPA* 141, 2010, p. 358-372.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Smail, Raymond C., *Crusading Warfare, 1097-1193*, Cambridge University Press, Cambridge, 1956, réimpr. 1995.

Sumberg, L.A.M., « The Tafurs' and the First Crusade », *MedStud* 21, 1959, p. 224-246.

Sutherland, Tim L., « Archaeological Evidence of Medieval Conflict – Case Studies from Towton, Yorkshire, England (1461) and Agincourt, Pas de Calais, France (1415) » *in* Meller, H.H. (éd.), *Schlachtfeldarchäologie. 1. Mitteldeutscher Archäologentag vom 09.bis 11. Oktober 2008 in Halle (Saale)*, Tagungen des Landesmuseums für Vorgeschichte Halle, 2, Landesmuseum für Vorgeschichte Halle, Halle, 2009, p. 109-116.

Thordeman, Bengt, *Armour from the Battle of Wisby, 1361*, Kungl Vitterhets Historie Och Antikvitets Akademien, Stockholm, 1939-1940, 2 vol. ; réimpr. Chivalry Bookshelf, Union City, 2001.

Tolan, John, *L'Europe latine et le monde arabe au Moyen Âge. Cultures en conflit et en convergence*, PUR, Rennes, 2009.

Treffort, Cécile, *L'Église carolingienne et la mort*, PUL, Lyon, 1996.

Vatin, Nicolas, « Le corps du sultan ottoman » *in* Mayeur-Jaouen, Catherine & Heyberger, Bernard (dir.), *Le corps et le sacré en Orient musulman, REMMM* 113-114, nov. 2006, p. 213-226. [En ligne], URL : http://remmm.revues.org/2981» \l «toc101n2

Vauchez, André, « Le cadavre. Un problème pour le Moyen Âge », *Micrologus* 7, 1999, p. 1-10.

Walker, Paul, *Exploring an Islamic Empire. Fatimid History and Its Sources*, I. B. Tauris, Londres, New York, 2002.

Ward, R., « The Baptistère de Saint Louis, a Mamluk Basin Made for Export to Europe » *in* Burnett, C. & Contadini, A. (éd.), *Islam and the Italian Renaissance*, Londres, 1999, p. 113-132.

Zouache, Abbès, « L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle. Casques, masses d'armes et armures », *AnIsl* 41, 2007, p. 277-326.

—, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174. Analyse comparée des chroniques latines et arabes*, Ifpo, Damas, 2008.

—, « Les armes et le matériel militaire » *in* Mouton, Jean-Michel (dir.), *Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï. Histoire et archéologie*, AIBL, Paris, 2010, p. 35-69.

—, « Compte-rendu de : May Timothy, *The Mongol Art of War. Chinggis Khan and the Mongol Military System* Westholme, Yardley, 2007 », *EMSCT* [en ligne], 42 | 2011. [en ligne], URL : http://emscat.revues.org/1916.

—, « Compte-rendu de : Tolan, John, *L'Europe latine et le monde arabe au Moyen Âge. Cultures en conflit et en convergence*, PUR, Rennes, 2009 », *REMMM* [en ligne], 129 | 2011, URL : http://remmm.revues.org/6557.

—, « Épidémie et société au Proche-Orient (XIIe siècle) » *in* Clément, http://emscat.revues.org/1916 (éd.), *Les crises sanitaires en Méditerranée antique et médiévale (2) : nouvelles approches*, PUR, Rennes, à paraître.

—, « Western vs. Eastern Way of War in the Late Medieval Near East : An Unsuitable Paradigm », à paraître.

© IFAO 2025 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net